



rayonnement  
de l'art  
catalan



## L'or du Danube

Découvert sur le site roumain de Cotzofanechti, ce casque en or (25 cm de haut) remonte au 5<sup>e</sup> siècle avant notre ère. L'or a été travaillé suivant la technique du "repoussé". Les motifs représentés ainsi que le matériau dont est fait cet objet suggèrent un usage religieux : par exemple pour les sacrifices. C'était alors l'époque dite thraco-gétique (les Gètes, branche de la famille des Thraces, sont des ancêtres des Roumains).

## PUBLIÉ EN 18 LANGUES

Français	Italien	Turc
Anglais	Hindi	Oourdou
Espagnol	Tamoul	Catalan
Russe	Persan	Bahasa-
Allemand	Hébreu	malaisien
Arabe	Néerlandais	
Japonais	Portugais	

Mensuel publié par l'UNESCO  
Organisation des Nations Unies  
pour l'Éducation,  
la Science et la Culture

Ventes et distributions :  
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris

Belgique : Jean de Lannoy,  
112, rue du Trône, Bruxelles 5

**ABONNEMENT :** 1 an : 35 francs français ;  
deux ans : 58 francs français. Paiement par  
chèque bancaire, mandat postal, CCP Paris  
12598-48, à l'ordre de : Librairie de l'Unesco,  
Place de Fontenoy - 75700 Paris.

Reliure pour une année : 24 francs.

Les articles et photos non copyright peuvent être repro-  
duits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur  
et de la mention « Reproduits du Courrier de l'Unesco »,  
en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront  
être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non  
copyright seront fournies aux publications qui en feront  
la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédac-  
tion ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un  
coupon-réponse international. Les articles paraissant dans  
le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs  
auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou  
de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes  
des photos sont de la rédaction.

### Bureau de la Rédaction :

Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris, France

### Rédacteur en chef :

René Caloz

### Rédacteur en chef adjoint :

Olga Rödel

### Secrétaires généraux de la rédaction :

Édition française :

Édition anglaise :

Édition espagnole : Francisco Fernandez-Santos (Paris)

Édition russe : Victor Goliachkov (Paris)

Édition allemande : Werner Merkli (Berne)

Édition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)

Édition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)

Édition italienne : Maria Remiddi (Rome)

Édition hindie : H. L. Sharma (Delhi)

Édition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)

Édition hébraïque : Alexander Broïdo (Tel-Aviv)

Édition persane : Fereydoun Ardalan (Téhéran)

Édition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)

Édition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)

Édition turque : Mefra Arkin (Istanbul)

Édition ourdoue : Hakim Mohammed Saïd (Karachi)

Édition catalane : Cristian Rahola (Barcelone)

Édition malaisienne : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)

### Rédacteurs :

Édition française

Édition anglaise : Roy Malkin

Édition espagnole : Jorge Enrique Adoum

Documentation : Christiane Boucher

Illustration : Ariane Bailey

Maquettes : Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction  
doit être adressée au Rédacteur en Chef.

ISSN 0304-3118  
N° 3 - 1978 MC 78 - 3 - 341

pages

## 4- APPRENDRE L'ENVIRONNEMENT

par Peter J. Fensham

## 8 POUR UN RÉSEAU MONDIAL D'INFORMATION SCIENTIFIQUE

par Iouri Ivanovich Litoukhine

## 10 HISTOIRE DES ARCHIVES DE L'HISTOIRE

par Jean Favier

## 16 VITALITÉ DE L'ART CATALAN

par Alexandre Cirici

## 18 LES PEINTRES ANONYMES DE LA CATALOGNE MÉDIÉVALE

Quatre pages en couleur

## 24 LE RÊVE INACHEVÉ DE GAUDI

Photos

## 28 L'ÉDUCATION DEMAIN

par Charles Hummel

## 31 JULES VERNE LE VISIONNAIRE

par Alain Bombard

## 38 "DIOGENE" À 25 ANS

par Jean d'Ormesson

## 2 TRÉSORS DE L'ART MONDIAL

ROUMANIE : L'or du Danube

## I à IV ACTUALITÉ UNESCO



## Notre couverture

La couverture de ce numéro a été créée spécialement pour le Courrier de l'Unesco par le peintre Miro. Le célèbre Catalan a voulu illustrer ainsi, de la manière la plus directe, l'évocation qui est faite dans ces pages du rayonnement et de l'originalité artistiques et culturelles de la Catalogne. (Voir aussi notre couverture de dos).

Aquarelle © Fondation Miro, Barcelone

Dans une ferme expérimentale soviétique de Novosibirsk, des biologistes étudient les comportements de toutes sortes de spécimens de la faune sibérienne. Ici, des putois manifestant leur attachement à un petit garçon de la ferme.

# Apprendre l'environnement

Ce qui est luxe pour les uns  
est nécessité pour les autres

Par Peter Fensham

« **C**OMMENT l'éducation pourrait-elle aider à surmonter les problèmes de l'environnement ?" Telle est la question débattue par les 330 participants et observateurs que réunissait la Conférence intergouvernementale sur l'éducation en matière d'environnement, qui a eu lieu à Tbilissi, en URSS, du 14 au 26 octobre 1977. C'était la première conférence qui se soit jamais tenue à ce propos dans le monde.

Elle venait couronner les quatre années d'une première phase des travaux du Pro-

**PETER J. FENSHAM**, spécialiste d'éducation en matière scientifique, est professeur à l'Université Monash, Victoria (Australie). Membre de la Commission nationale australienne pour l'Unesco, il a présidé, en 1975, un séminaire australien pour l'éducation sur l'environnement. Il a été le chef de la délégation australienne à la Conférence intergouvernementale sur l'éducation relative à l'environnement qui s'est tenue à Tbilissi (URSS), en octobre 1977, à l'initiative de l'Unesco.

gramme international pour l'éducation en matière d'environnement, conjointement mis en œuvre par l'Unesco et le Programme des Nations Unies pour l'environnement (PNUE), conformément à une recommandation de la Conférence des Nations Unies sur l'environnement, qui s'était tenue à Stockholm en 1972.

Les analyses qui se dégagèrent des sessions d'études de Tbilissi touchent au fond même des problèmes que soulève l'éducation en matière d'environnement. On peut les résumer ainsi : l'éducation en matière d'environnement doit être considérée, non pas comme une nouvelle matière d'enseignement scolaire, mais bien comme une nouvelle perspective pour toutes les matières. Elle devrait s'étendre sur toute la durée de la vie humaine, former à l'intervention active et impliquer la société dans son ensemble. Elle devrait aussi entraîner, distinguant, dans l'action sur l'environnement, ce qui est luxe de ce qui est nécessité et aide au développement.

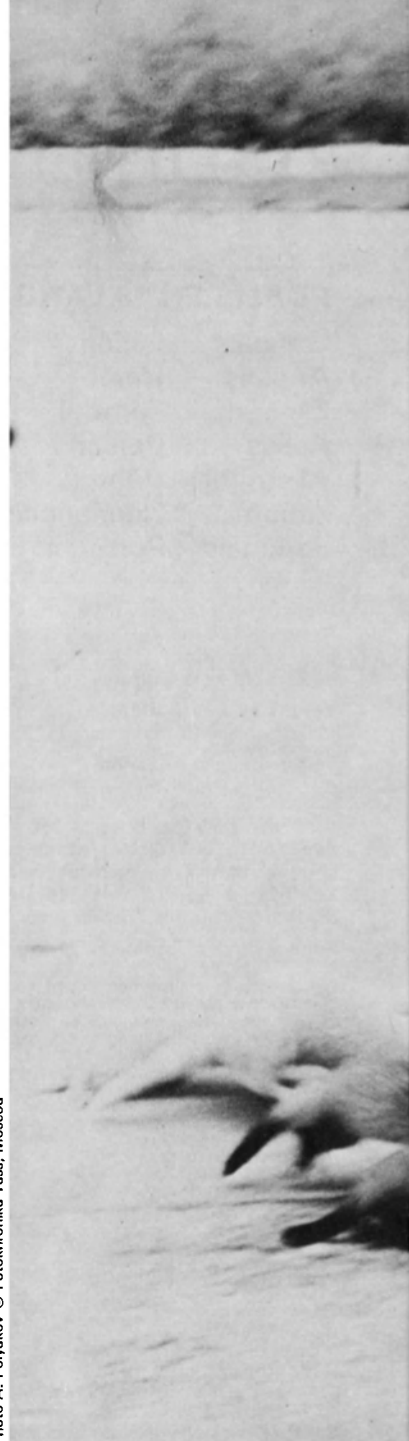
Jusqu'ici cependant il semble que, dans nombre de pays, il n'y ait eu que bien peu de progrès à cet égard ; il faut remodeler les programmes d'enseignement pour que la notion même d'éducation en matière d'environnement soit vraiment efficace dans l'enseignement conventionnel.

La géographie et la biologie semblent les disciplines les plus propices à l'adjonction du thème de l'environnement. Et cependant l'une et l'autre ne font le plus souvent qu'indiquer l'apparition des maux et des équilibres de l'environnement, et non leurs causes.

Or, dans toute question relative à l'environnement entrent en jeu sur les plans les plus divers : valeurs sociales, organisations politiques, structures et politiques économiques, développement et contrôle techniques, schémas nationaux et internationaux de distribution des ressources.

Pour aider les enseignants des cycles primaire et secondaire à présenter de manière

Photo A. Polyakov © Fotokhronika Tass, Moscou





accessible et claire les incidences déterminantes de l'environnement, il y a fort à faire. Ainsi, par exemple, il est fondamental, pour saisir les problèmes de l'environnement, de connaître le mode de répartition des ressources naturelles, et certains coefficients (comme le produit national brut) employés pour mesurer la croissance économique.

Or ce sont là des notions qui n'interviennent que dans l'enseignement secondaire et le plus souvent de manière académique. Certains professeurs seraient fort étonnés de voir à quel point des enfants de six ou sept ans sont capables de saisir ces notions en s'amusant : qu'on les fasse seulement jouer à se partager de façon différente, pendant plusieurs jours de suite à l'école, le même nombre d'objets, par exemple leurs livres d'images préférés ou leurs crayons de couleurs.

Expériences familiales et vie quotidienne peuvent donc préparer à une réflexion de même sorte. Ainsi, le benjamin qui, à la

maison, se voit brimé par ses aînés, qui décident pour lui de ce qu'il veut, saisit parfaitement un certain type de répartition. Epreuves sur lesquelles on ne s'est guère appuyé jusqu'ici pour familiariser les jeunes enfants avec les processus du pouvoir, l'influence dominante de certains groupes et la façon dont les décisions se prennent dans la société. L'éducation en matière d'environnement doit non seulement imprégner l'enseignement de toutes les disciplines, mais tirer aussi l'école de l'isolement qui est le sien au sein de la communauté. Envisager l'éducation en matière d'environnement entre les quatre murs d'une salle de classe serait une aberration.

Ce qui ne veut pas dire que les promenades en plein air, le camping ou les visites de musées constituent, du seul fait de leur pratique, une éducation de l'environnement. Sauf si ces activités "permettent aux groupes et aux individus d'acquérir de ce fait l'aptitude à identifier et à résoudre les problèmes de l'environnement", il ne s'agit

pas là d'une éducation en matière d'environnement telle que la demandent les recommandations de Tbilissi.

L'éducation en matière d'environnement doit s'étendre sur toute la vie.

Mais il ne suffit pas de dire qu'elle devrait continuer après le temps d'école. Des personnes d'âge différent devraient pouvoir être formées ensemble. Les rôles mêmes d'enseignant, d'élève, de parent, de citoyen en général, acquièrent une souplesse nouvelle lorsque ces personnes se trouvent ensemble en situation d'apprendre et s'éduquent les uns les autres à prendre mieux conscience de l'environnement.

Au cours de ces dernières années, on a cherché à apprendre aussi en agissant. On entreprend de "faire quelque chose" à plus ou moins grande échelle : ici il y a un mouvement qui vise à "Faire de Cuba un jardin", là, des écoliers qui veulent faire disparaître de Singapour saletés et détritus. Ailleurs, on cherche à réduire la consom-

► mation domestique et industrielle d'énergie.

On a eu tendance, en particulier dans les pays développés, à définir l'environnement dans la seule optique des classes moyennes. L'accent a été mis en priorité sur la conservation et la préservation d'aspects de l'environnement naturels ou artificiels dont bénéficiaient les classes moyennes et beaucoup moins sur la qualité de vie des couches moins privilégiées.

Comme la préservation de certaines ressources se heurte aux besoins en matière d'emploi, de nourriture et de logement, on peut prévoir, dans bien des domaines, un choc en retour sur les programmes d'éducation en matière d'environnement.

Les notions de "luxe" et de "nécessité" en matière d'environnement impliquent en fait des critères et des choix précis, en fonction desquels on peut plus facilement débattre de l'intérêt d'un édifice new yorkais qui consomme presque autant d'énergie qu'une ville comme Pittsburg, ou de la

création d'un Parc National, alors qu'il n'existe aucun groupe de pression assez puissant pour assurer une juste compensation et des possibilités de travail satisfaisantes aux travailleurs ainsi déplacés.

Les droits à demeurer sur leurs terres de quelque huit cents autochtones vivant sur (ou à proximité) d'un gisement d'uranium, dans le nord de l'Australie, relèvent-ils, sous l'angle de l'environnement, de la "nécessité" ? Les conséquences économiques de l'exploitation du gisement qui permettront à d'autres australiens d'accéder, toujours sous l'angle de l'environnement, au "luxe" sont-elles plus négligeables que le maintien des autochtones dans le site ? Comment trancher ? Des problèmes de ce genre fourmillent aujourd'hui sur la scène mondiale, et ils sont du ressort de l'éducation en matière d'environnement.

Dans les pays en développement, on a tendance à voir dans l'éducation en matière d'environnement et l'éducation pour le développement une seule et même chose ;



Photo © MTI, Agence de presse hongroise, Budapest

## L'arbre et la forêt

Les problèmes que posent la préservation de l'environnement et l'exploitation des richesses naturelles ne sont pas perçus partout de la même manière. Dans les pays industrialisés, on inculque de plus en plus aux citoyens, dès l'âge tendre (ci-dessus), le respect des espaces verts et le culte de l'arbre. Mais si l'on a besoin de bois on l'importe, même si cela doit entraîner parfois la déforestation de régions tropicales (à droite). Dans la perspective d'un nouvel ordre international, les problèmes de l'environnement comme ceux du développement doivent être abordés dans un esprit de solidarité car il subsiste encore trop d'injustice dans la gestion du patrimoine naturel commun de l'humanité.

## Timide visiteur

L'habitat humain, villes et villages, empiète de plus en plus sur la nature, non sans la déranger quelquefois (à gauche, la fuite d'un ours au détour d'un village de l'Oural, en URSS). Mais il arrive aussi que l'animal lui-même se fourvoie dans les villes, témoin cet élan (ci-dessous) surpris un matin sur un grand boulevard de Moscou.



Photo V. Moussinov © APN, Moscou



Photo © Tass, Moscou



Photo Georg Gerster © Rapho, Paris

et nombre d'éducateurs du monde développé sont de cet avis. Or il existe une contradiction — qui leur échappe — entre la conservation de nombreux biens appréciés du monde développé parce qu'ils entrent dans la "qualité de la vie", et une redistribution des ressources mondiales qui permette au développement de prendre en compte cette qualité de la vie.

Deux exemples à cet égard. Au Japon, l'éducation en matière d'environnement s'est presque entièrement développée, au départ, pour faire pièce à une calamité : c'est-à-dire une pollution monstrueuse. Encore qu'ils n'aient pu résoudre ce problème, les Japonais ont fait quelques progrès à cet égard. Une législation locale et nationale permet aujourd'hui de contrôler certaines techniques qui entraînaient une forte production d'eau souillée, ou autres effluents ; on a mis un terme à d'autres techniques jusqu'ici en vigueur, en déplaçant le problème, il est vrai, vers d'autres pays moins développés de l'Asie du sud-est. En particulier, une phase particulièrement polluante dans le traitement du minerai de fer importé d'Australie est réalisée à présent aux Philippines, sur le trajet du minerai vers le Japon.

L'Australie, pour sa part, règlemente rigoureusement la reforestation, si bien que le bois de certaines essences locales devient très coûteux. Ce pays achète donc d'énormes quantités de bois à bas prix en Asie du sud-est. Les pays de cette région ont grand besoin de commercer avec le monde développé ; ils ne peuvent se permettre de refuser une telle source de reve-

nus ; ils ne peuvent donc prendre des mesures de protection aussi rigoureuses que l'Australie.

L'Unesco et le Programme des Nations Unies pour l'environnement (PNUE) jouent un rôle décisif pour promouvoir la coopération internationale dans l'établissement des programmes et la production des matériels susceptibles d'aider tout à la fois les étudiants et le grand public à prendre clairement conscience des interférences du "luxe" et de la "nécessité". Les contraintes nationales et une sorte de myopie naturelle masquent les conséquences des actions individuelles. Lorsque ces problèmes sont abandonnés aux seules initiatives nationales, leur importance tend donc à être minimisée.

L'éducation conventionnelle n'a été pour nombre de gens, et en maints pays, que désillusion et promesse sans lendemain, à l'instar de l'industrialisation et du développement. On attendait de cette éducation la clef même du développement social, mais elle n'a constitué qu'un processus de sélection d'une élite restreinte, et la majeure partie des populations s'est sentie flouée.

Le mouvement d'éducation en matière d'environnement conduit à poser une question à chaque étape de l'éducation dans ce domaine : le programme enseigné permet-il au plus grand nombre de contrôler davantage son propre environnement ? Un bon exemple de ce que l'on peut faire est fourni par une nouvelle conception de l'enseignement élémentaire, exposée dans le programme APEID de l'Unesco pour la région d'Asie ; les projets-pilotes de l'Organisation

dans divers pays ont montré qu'un tel objectif n'était pas hors d'atteinte.

Si les écoliers du Népal peuvent apprendre comment choisir le combustible le plus approprié, leurs familles y gagneront une intelligence, une maîtrise nouvelle du problème. En effet, bien des familles passent des heures à chercher, chaque jour, du combustible sur une terre où la forêt a totalement disparu. Cette forme de cours éducatif n'est pas moins nécessaire dans le monde industriellement développé qu'au Népal. Il se peut que "le retour aux sources" signifie dans divers pays un appel à des programmes éducatifs aussi pertinents que peut l'être une véritable éducation en matière d'environnement.

Sur le plan national, les programmes de l'Unesco et du PNUE ont servi de catalyseurs au développement de l'éducation en matière d'environnement. Ce qui, en 1975 n'était encore, dans de nombreux pays qu'une idée en l'air, est devenu aujourd'hui un mouvement réel : établissement de plans nationaux et de programmes, multiplication des matériels scolaires, éducation extrascolaire étendue aux problèmes d'environnement, nouvelles législations sur l'éducation et l'environnement.

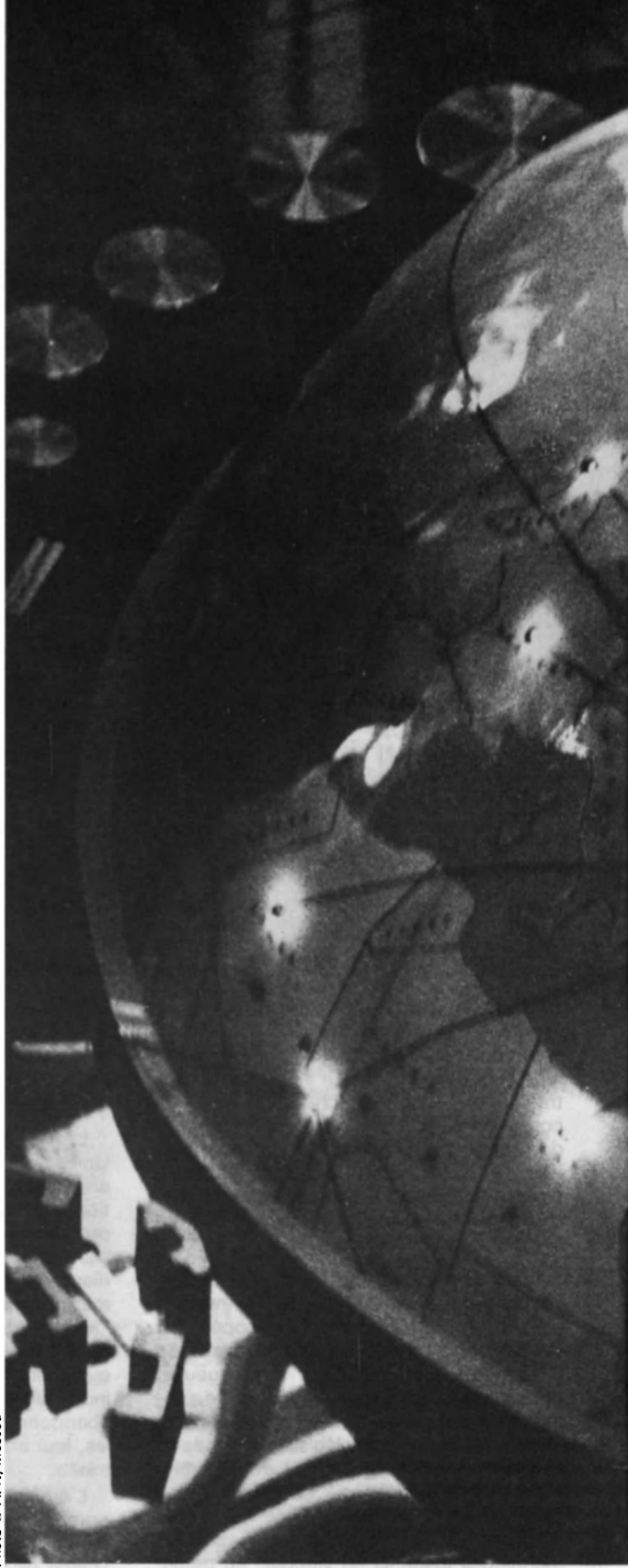
Les recommandations de Tbilissi auront un écho différent selon les structures économiques et politiques de chaque pays. Néanmoins, tous ceux qui veulent innover en la matière peuvent dès à présent apporter leur contribution à l'éducation liée à l'environnement dont la valeur est désormais reconnue.

Peter Fensham

L'homme de science qui veut rester informé est aux prises chaque année avec deux millions d'articles publiés par 750 000 spécialistes dans une cinquantaine de langues. Comment accéder à cette immense réserve de savoir ? Il y a onze ans, l'Unesco et le Conseil International des Unions scientifiques ont décidé de mettre en œuvre un système mondial d'information scientifique. Celui-ci fonctionne déjà dans certaines régions, en attendant que soient reliées entre elles, en un vaste réseau automatique, les grandes régions du monde.

# Pour un réseau mondial d'information scientifique

Photo © APN, Moscou



**Par**  
**Iouri Ivanovich**  
**Litoukhine**

---

**IOURI IVANOVICH LITOUKHINE**, spécialiste soviétique en informatique, membre de la Division du Développement international des sciences sociales, à l'Unesco, est l'auteur de nombreuses études sur l'application de systèmes d'information en vue du développement économique.

**L**ES hommes de science constituent une communauté internationale dont le dénominateur commun — rien moins que la science — les incite à faire fi des frontières nationales et des comportements sectaires. A telle enseigne que si un homme de science fait une découverte, il ne se contente pas de l'annoncer à ses pairs, dans son propre pays : il en fait part au monde entier.

Il en va de même quand il cherche à s'informer sur l'état de telle ou telle question scientifique ; il veut obtenir le renseignement au plus vite, et peu lui

importe qu'il lui vienne de son propre pays ou d'ailleurs.

Aujourd'hui, il n'est pas un seul homme de science, ou un seul ingénieur qui ait quelque espérance de trouver son bien sous l'avalanche d'articles techniques, de livres et compte-rendus qui engloutirait sans merci le plus intrépide et le plus patient des chercheurs.

Au début du 19<sup>e</sup> siècle, alors que les revues spécialisées ne cessaient de se multiplier, on avait trouvé remède à cette pléthore, grâce à des publications périodi-





ques spécialisées dans les compte-rendus scientifiques abrégés. Mais les périodiques se sont mis à proliférer en même temps que les revues spécialisées, à une vitesse étonnante ; tant et si bien que l'homme de science ou le technicien spécialisé se trouve à présent chaque année aux prises avec quelque 50 000 revues scientifiques et périodiques techniques, représentant un total de près de deux millions d'articles, dus à quelque 750 000 auteurs écrivant dans une cinquantaine de langues. Cette explosion de l'information est à la fois tonique et déprimante. Car si certains hommes de science désirent passionné-

ment se tenir au courant des travaux et des idées de leurs confrères, ils n'en ont pas le temps, ni le moyen : comment en effet pourraient-ils faire un tri dans cette masse de publications pour en extraire les seuls éléments précieux à leurs yeux, c'est-à-dire ceux qui relèvent de leur spécialité, ou de leur discipline ?

Et s'il se trouve qu'un homme de science a sous la main les matériaux qui l'intéressent, il se heurte souvent au problème linguistique ; que faire de ce qui n'est alors pour lui que grimoire indéchiffrable ? Si bien que le déchet est énorme

et les pertes colossales : sur un millier d'idées scientifiques nouvelles, il n'en est guère que trois ou quatre qui, pratiquement, portent leurs fruits.

C'est pour réduire cet écart entre la richesse de l'information et son inefficacité que fut créée, sous les auspices de l'Unesco, une entreprise intergouvernementale de coopération, l'Unisist. Elle vise à stimuler la création de systèmes nationaux et internationaux d'information dans le domaine des sciences exactes, naturelles et sociales. Elle fut créée lors d'une réunion du Conseil International des

# Histoire des archives de l'histoire

En Basse Mésopotamie, aux débuts du 3<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, les Sumériens ont inventé avec l'écriture le moyen de fixer le souvenir des gestes et des savoirs humains. Cette tablette en terre cuite, datée d'environ 2.000 av. J.-C. porte un texte administratif concernant les revenus en bétail de l'Etat d'Isin, petit royaume qui allait être incorporé à l'empire babylonien. Don du gouvernement irakien, la tablette est exposée aujourd'hui au siège de l'Unesco, à Paris.

Par Jean Favier

**A**VANT d'être le matériau dont s'écrit l'histoire, les archives ont été l'arsenal de l'administration et le reflet de l'histoire telle qu'elle se fait.

C'est donc comme la mémoire de l'Etat que se constituent, dès la plus haute antiquité, les archives publiques, cependant que chacun par-devers soi constitue ses propres archives comme la mémoire de sa propre activité ou comme celle de sa famille. Il s'agit de conserver le souvenir de l'action du jour, pour en faire la base de celle du lendemain.

Les supports ont varié, autant que les objets. Les civilisations et les technologies ont fait se succéder la tablette de cire et la tablette d'argile séchée, la coquille et le tesson, le papyrus et le papier, le marbre même. Ainsi nous ont été transmis, pour une histoire que les administrateurs de jadis imaginaient à peine, la correspondance des rois du Proche Orient antique, le cadastre de l'Empire Romain, la structure du patrimoine de l'Église romaine ou de celui de Guillaume le Conquérant.

Ce que de tels documents ont en commun, outre le fait qu'ils procèdent de la vie active et n'ont été en rien conçus pour les besoins de l'historien à venir, c'est leur relative pérennité. Une tablette ou un marbre ne s'use guère à la lecture, et le fragile papyrus, qui souffre des manipulations autant que de la lumière, n'éprouve aucun dommage quand le regard le parcourt. De tels documents ont en commun un autre caractère, l'unicité.

**JEAN FAVIER**, directeur général des Archives de France, est membre du Comité exécutif du Conseil international des Archives. Directeur d'études à l'École pratique des Hautes Études puis professeur d'histoire économique du Moyen-Âge à l'Université de Paris-Sorbonne, il a été directeur de l'Institut d'histoire de Paris-Sorbonne (1971 à 1975). Le professeur Favier est l'auteur de nombreux ouvrages sur l'histoire du Moyen-Âge. Citons : *Finances pontificales à l'époque du grand schisme d'Occident* (Editions E. de boccard, Paris 1966) et *Paris au XV<sup>e</sup> siècle* (Tome IV - Hachette 1975).





Photo Trankviltski © APN, Moscou



Photo © Archives Nationales Washington

Deux images de la fonction traditionnelle des archives : conserver vieux documents et vieux livres. En haut : le plus grand volume de la bibliothèque de Tambov, qui ne contient pas moins d'un million de livres. En bas, fragment de la mémoire d'une nation : une section des Archives nationales des Etats-Unis, à Washington.



**Autre exemple d'archives de l'Antiquité : cette inscription sur argile est datée d'environ 1.800 avant notre ère et provient de l'île de Bahrein, dans le golfe Persique. Ici se trouvait la civilisation de Dilmun. Comme en Mésopotamie, il s'agit de signes "cunéiformes" (en forme de coins).**

l'archiviste, l'intérêt historique du document prenait place, à côté de sa valeur comme titre juridique, comme justification et comme précédent. Non seulement on conservait les archives, mais on constituait des collections de documents historiques, aussi bien formées d'originaux que de copies. Les grands mécènes enrichissaient leur bibliothèque de ces recueils factices où nous retrouvons des pièces d'archives plus ou moins détournées de leur fonds d'origine. Les érudits sillonnaient l'Europe à la recherche de textes inédits, faisant provisions de copies pour leur propre usage et pour celui de leurs amis. Souvent faites avant les grandes destructions provoquées par les incendies aussi bien que par la fureur de trier, ces copies sont souvent le seul moyen que nous ayons de connaître des textes essentiels.

La naissance de la préoccupation historique bouleverse alors les normes du métier d'archiviste. Jusqu'ici orientées vers l'utilité immédiate de l'administration, les principales fonctions de l'archiviste sont dorénavant tournées vers le service de l'historien, au moins autant que vers celui du monde contemporain. Une telle préoccupation conduit même, au 19<sup>e</sup> siècle, à un renforcement des priorités, et l'archiviste, parce que choisi parmi les érudits, fait souvent passer le service de l'histoire avant celui de la gestion contemporaine. Il n'y a rien d'étonnant à ce que le siècle dont l'histoire est à bien des égards la plus difficile à écrire, parce qu'on s'y est peu préoccupé des historiens à venir, soit précisément le siècle au cours duquel se sont développées les vues positivistes de l'histoire. On s'est préoccupé du passé, en oubliant que le présent serait à son tour un passé.

C'est au 19<sup>e</sup> siècle que la plupart des pays ont créé ces grandes collections d'inventaires, ces grandes séries de publications exhaustives, ces fichiers exhaustifs grâce auxquels l'histoire a pu progresser.

A mesure que les archives acquéraient leur dimension scientifique et culturelle, le droit de tous les citoyens sur un patrimoine archivistique commun s'affirmait et se précisait. Il en résultait pour les services d'archives des contraintes nouvelles, génératrices des devoirs du service public actuel. Il s'agissait de communiquer, d'aider à la recherche, de conseiller. Le développement de la recherche universitaire allait faire se presser dans les salles de lecture de nos dépôts d'archives un public désintéressé mais passionné, pour qui le droit aux archives n'est qu'une forme du droit à la vérité.

Le 20<sup>e</sup> siècle a d'abord introduit dans l'archivistique les problèmes de la masse. L'augmentation, sensible dans la plupart des pays, des domaines dans lesquels se multiplient les interventions de l'Etat est un premier facteur de l'accroissement quantitatif des archives. Nombreuses étaient, il y a seulement un siècle, les affaires qui pouvaient se traiter sans sortir du domaine privé. Il n'est plus, aujourd'hui, de maison qui s'élève, il n'est plus une symphonie qui se joue, sans qu'à un titre ou à un autre l'Etat ait été concerné : l'Etat autorise, il interdit, il réglemente, il aide, il taxe. C'est dire que les archives publiques reflètent l'ensemble des activités d'une collectivité,

Les modes de tradition se sont diversifiés. Il y a l'original, que suit de près la copie faite dans le même temps aux fins de la même efficacité administrative. Il y a la copie prise par l'auteur même de l'acte, afin de conserver mémoire des décisions prises et des informations envoyées : c'est le registre, et c'est le "rôle", grâce auquel, depuis le Moyen-Age, nos archives sont riches de toute l'activité des grandes administrations princières. Il suffit de parcourir les rôles de la chancellerie britannique, les registres des papes, aussi bien que ceux du Trésor des chartes de France, pour voir ce que l'histoire des sociétés humaines peut gagner à une telle mémorisation systématique des actes de gouvernement, voire des actes de gestion administrative.

A mesure que les groupes humains organisés ont éprouvé le besoin de conserver leurs archives, ils ont ressenti celui d'une organisation des archives. Car les archives sont la référence privilégiée de toute décision qui se fonde sur les précédents, ce qui est dire qu'elles sont la base de toute gestion coutumière et de toute juridiction que ne soutient aucun corps juridique.

Parmi les moyens de cette mise en œuvre, il faut citer l'inventaire, sous toutes les formes — alphabétique, chronologique, topographique, méthodique — que peut prendre le répertoire des documents conservés en vue d'une recherche plus

rapide et plus efficace. L'Antiquité connaissait déjà de tels répertoires. Le Moyen-Age, surtout à partir du 13<sup>e</sup> siècle, en a multiplié l'usage et les applications.

Ces archives traditionnelles ont leurs faiblesses.

La première de ces faiblesses, c'est la vulnérabilité des documents à tous les agents de destruction, parmi lesquels il faut compter en première ligne ce feu qui terrorisait les villes anciennes. Les incendies ont détruit au cours des siècles, quelques-uns des fonds sur lesquels pleurent aujourd'hui les historiens qui devinent à grand peine ce que l'on aurait pu y trouver.

Il est un autre fléau, dont les archives souffrent depuis qu'il y a des hommes et qui se servent des archives : c'est la soustraction, pour employer un euphémisme. A côté des cas relativement rares de vols qualifiés, nombreuses sont les disparitions qui n'ont d'autre cause que la négligence des hommes à remettre en place ce qu'ils ont consulté pour leur travail du jour. Si les archives avaient été moins utiles elles seraient plus riches.

C'est surtout à partir du 17<sup>e</sup> siècle que les historiens occidentaux ont éprouvé le besoin de fonder sur un examen des sources d'archives le récit qu'ils donnaient des événements et l'analyse qu'ils tentaient des structures du passé. Dans le souci de

Il existe aussi des archives que l'on ne sait plus lire : les sceaux de la civilisation de l'Indus par exemple, qui datent de 2.500-1.500 avant notre ère. Celui-ci a été trouvé sur le site célèbre de Mohenjo-Daro (Pakistan). De nombreuses tentatives ont été faites pour déchiffrer les signes de cette écriture, dont quelques-uns sont visibles ici au-dessus de l'éléphant.

Photo Frances Mortimer © Rapho, Paris



cependant que, pour apporter un éclairage complémentaire, les archivistes se soucient plus que par le passé de la sauvegarde des archives privées, aussi bien celles des simples particuliers que celles des hommes d'Etat, celles du boutiquier comme celles de l'entreprise multinationale.

Une autre raison de la masse qui bouleverse les données de l'archivistique, c'est évidemment le progrès de la technologie documentaire. En un siècle, on est passé de la plume au stylo à bille, du copiste à la machine électrique, par-delà la frappe à exemplaires multiples, la polycopie, la photocopie, la xérogaphie. Alors que le docu-

ment unique était la règle, il est devenu l'exception.

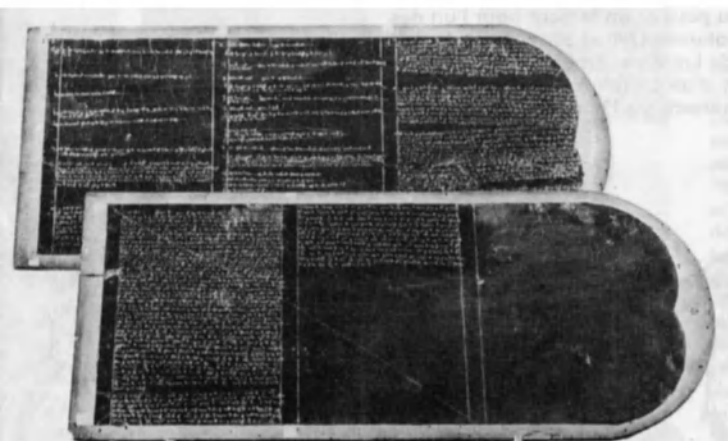
La première conséquence de cette multiplication des archives, c'est que nul ne peut plus gérer lui-même la masse de documents qui, sans être encore d'utilité quotidienne, présente encore un intérêt suffisant pour n'être pas destructible. Il a fallu que des spécialistes, documentalistes ou archivistes, prennent en main le destin de ces archives "vivantes".

C'est le "préarchivage", qui fait passer dans le domaine de l'archivistique ce qui n'appartenait jusque là qu'à celui de la gestion de bureau. Le préarchivage n'est donc

pas le simple entassement des archives non encore triées, il est une véritable gestion d'une documentation encore utile à l'administration et déjà objet de la convoitise des chercheurs.

La masse conduit aussi, beaucoup plus nettement que par le passé à systématiser la pratique du triage. Mais il convient de nuancer l'élimination, et les pratiques de l'échantillonnage offrent là le moyen d'éviter la suppression complète du témoignage archivistique de certaines activités. On échantillonne dans le temps : une année sur cinq, une année sur vingt... On échantillonne dans l'espace, en veillant à ce que les entités géographiques pour lesquelles est assurée la conservation suffisent à offrir un échantillonnage diversifié, reflet des différentes situations humaines et économiques. Echantillonnage thématique, aussi, grâce auquel l'historien des temps qui viennent gardera la possibilité d'observer le temps présent dans sa complexité.

A toutes les difficultés qui naissent de la masse et du coût de la conservation, le microfilm passe pour offrir une solution, voire une panacée. Certes, si l'on s'en tient au prix du mètre de film vierge, on peut s'émerveiller de faire tenir en une petite boîte ce qui occupe tant de mètres d'un dépôt construit à grands frais. Si l'on songe, au contraire, à ce qu'il en coûte de travail pour préparer les documents en vue



L'usage d'écrire au stylet sur des tablettes couvertes de cire s'est poursuivi bien au-delà de l'Antiquité, témoin cette tablette de cire écrite par Jean Sarrazin en 1256-1257, chambellan de Saint Louis, roi de France. Ce type d'archives a été utilisé jusqu'au 14<sup>e</sup> siècle.

Photo © Archives Nationales, Paris

Parmi les trésors des services d'archives se trouvent les documents qui ont servi à enregistrer les grands événements de l'histoire. Ici la lettre et le sceau de Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre et seigneur d'une grande partie de la France, relative au traité de paix avec le roi de France Philippe-Auguste (janvier 1196).



Photo © Archives Nationales, Paris

Plus grave encore est la préoccupation qui procède du recours à l'ordinateur dans les gestions les plus diverses du monde contemporain. Les mémoires que l'on conserve, même si les moyens sont donnés à l'archiviste de les régénérer pour combattre la dégradation naturelle, seront-elles compatibles, dans un siècle, avec les machines grâce auxquelles se gouvernera la fin du 21<sup>e</sup> siècle ? Que fera-t-on, si les mémoires sont muettes ?

Au reste, conserver les mémoires selon les principes qui régissent l'archivage du papier pourrait bien être une précaution insuffisante. Le papier garde la trace des états successifs de sa rédaction. Un registre, un livre comptable, un dossier individuel, conservent les différentes étapes des travaux d'une juridiction, de la caisse ou des stocks d'une entreprise, d'une carrière et d'une vie. L'ordinateur, qui s'enrichit à chaque instant des données nouvelles qu'on y fait entrer, s'appauvrit immédiatement des données anciennes quand les nouvelles viennent annuler. L'historien, si l'on n'y prend garde trouvera dans la mémoire conservée le reflet d'un état final, non celui de la durée.

L'élargissement de la curiosité scientifique n'a pas moins modifié, depuis un demi-siècle, les conditions de la conservation et de la mise en œuvre des archives. L'archiviste d'avant 1914 savait en gros ce qu'on lui demanderait quelques années plus tard : c'était précisément ce qu'on lui demandait déjà quelques années auparavant. Matériau traditionnel de l'histoire politique et institutionnelle, de la monographie locale, de la biographie, voire de la généalogie, les archives sont devenues le terrain d'investigation des chercheurs qui se penchent vers l'homme passé dans toute la variété de ses comportements. Les mêmes archives — de même que d'autres, dont on se souciait peu — ont été sollicitées pour l'histoire économique et sociale, pour l'histoire des

Ceci n'empêche nullement le microfilm d'offrir à l'archiviste de notre siècle les ressources infinies qui tiennent à son faible encombrement. Il est l'instrument incomparable des documentations lointaines.

Le bouleversement des technologies documentaires a introduit parmi les préoccupations des archivistes une menace, quelque peu oubliée depuis le temps du papyrus : la fragilité, pour ne pas dire l'éphémère. Que subsistera-t-il, dans un ou dans cinq siècles, de nos photographies qui jaunissent, de nos photocopies à peine fixées, de nos xérogaphies, de nos pelures au carbone ? Que subsistera-t-il dans trente ans de nos bandes magnétiques dont le support matériel se dégrade à chaque consultation et dont la magnétisation disparaît d'elle-même ?

du microfilmage, si l'on compte la masse de salaire qu'inclut l'opération proprement dite, et si l'on n'oublie pas l'amortissement du matériel, on s'aperçoit que microfilmer un fonds d'archives afin de le conserver sous faible volume coûte encore deux fois plus cher que la construction d'un bâtiment spécialement destiné à la conservation de ce fonds d'archives.

Une telle constatation, qui reporte à l'aube du 21<sup>e</sup> siècle le moment où, peut-être, le microfilmage de substitution sera à la portée des archivistes, s'ajoute à un autre inconvénient, qui n'est pas moindre : masquant bien des éléments de l'analyse et de l'expertise, le microfilm n'est encore reconnu, dans la plupart des pays, ni comme titre ni comme preuve opposable en justice.

Le *Domesday-Book* (Livre du cadastre), établi en 1086 sur l'ordre de Guillaume le Conquérant, roi d'Angleterre, est le premier recensement officiel des propriétés terriennes du pays et on le tient pour l'un des documents administratifs les plus remarquables du Moyen-Age. Ses deux volumes (760 et 900 pages) constituent les documents publics les plus anciens conservés aux Archives Nationales de Londres. En bas, à gauche, détail d'une page du *Livre du cadastre* décrivant par le menu les terres et domaines d'un certain Edward, important propriétaire foncier. A droite, une scène de labour, d'après un almanach du 11<sup>e</sup> siècle, qui illustre les costumes et outils en usage à l'époque.

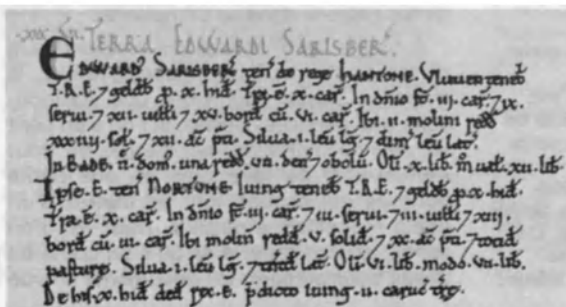


Photo © Public Record Office, Londres

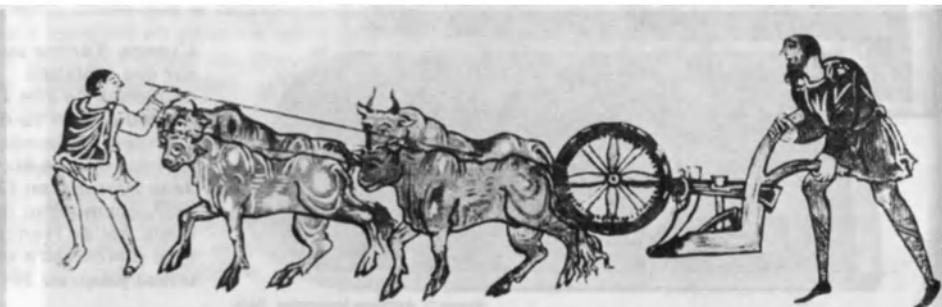


Photo © British Library, Londres



Photo © Archives Nationales, Washington

Tel qu'il a été proposé en 1782, un des projets pour le Grand Sceau des Etats-Unis, conservé par les archives de ce pays. Ce projet a été refusé. On n'en a accepté que le petit dessin situé en haut et à droite, pour le revers du sceau.

mentalités collectives et pour la sociologie religieuse des temps passés. L'histoire des prix et celle des techniques, l'histoire de l'hygiène et celle des formes de la piété se mêlent, chaque jour, parmi les thèmes d'intérêt dont témoigne la consultation des archives.

Dans le même temps où l'historien porte ses regards vers un passé très proche, le citoyen veille sur son droit au secret d'une vie privée et familiale. Là encore, c'est un problème que n'ont pas connu les archivistes du siècle dernier. Ouvrir très libéralement les fonds les plus récents, permettre une analyse scientifique de notre temps, assurer la transparence d'une administration qui sait qu'elle a des comptes à rendre à la Nation, mais aussi protéger chacun des curiosités indécrites et des pressions individuelles, voilà bien des contradictions qui ajoutent à la déontologie millénaire de l'archiviste.

Les droits de l'homme sont une chose, le droit des gens en est une autre. L'éclate-

ment des grands empires, depuis le Moyen Age au moins et plus précisément depuis deux siècles, a mis bien des peuples dans le cas de devoir chercher à l'étranger tout ou partie des sources archivistiques d'un pan entier de leur histoire. Des revendications compréhensibles se sont élevées, auxquelles il est malheureusement difficile de répondre d'un mot. La structure des fonds n'est pas nécessairement le reflet des struc-

tures territoriales résultant de l'éclatement de l'Empire Ottoman, de l'Empire Austro-hongrois, des empires coloniaux, des occupations militaires. Le microfilm, qui offre une solution commune au mieux des intérêts de la science, a le double inconvénient de ne résoudre aucun des problèmes de principe, et d'être, on l'a vu, un instrument fort cher. L'Unesco, le Conseil International des Archives et la Table Ronde Internationale des Archives se sont saisis du problème.

Au terme de trois millénaires d'histoire des archives, nous arrivons ainsi à un paradoxe. Reflet et témoin des difficultés rencontrées par les hommes de chaque temps, les archives sont devenues, à leur tour, l'un des éléments de la politique nationale et internationale de chaque pays. Du souci qu'avaient les souverains du Moyen-Age à celui que manifestent les chefs des états en voie de développement, il y a continuité dans la recherche d'un meilleur outil de gouvernement et d'administration. Lorsque les états modernes définissent par des lois le droit qui s'exerce sur leurs archives et précisent en des négociations le droit qu'ils veulent se faire reconnaître sur des archives qu'ils n'ont pas, ils ouvrent une nouvelle page de l'histoire de la mémoire humaine.

Jean Favier



Mémoire d'un événement : le document original de la "loi d'or", c'est-à-dire la loi abolissant l'esclavage au Brésil (13 mai 1888).

Traduction des deux articles de cette loi :

"Art. 1<sup>er</sup> - On déclare aboli l'esclavage au Brésil depuis la date de cette loi.

Art. 2<sup>o</sup> - On abroge toutes les dispositions contraires."



Photo © Service photographique des Archives nationales Paris

On croit souvent que les archives se bornent à conserver de très vieux papiers dans des services où personne ne va .... Il n'en est rien : les archives sont faites en grande partie de documents récents, et elles sont de plus en plus consultées. Pour répondre à la demande, il faut recourir toujours davantage aux techniques modernes d'enregistrement. Ici, une salle de consultation de microfilms aux Archives nationales françaises, à Paris.

# Vitalité de l'art catalan

ce que le 20<sup>e</sup> siècle  
doit à la Catalogne  
foyer de vieille culture

par **Alexandre Cirici**



Photo Jean Bescos © Editions Carmen Martinez, Paris

**L'**ART catalan ne prend tout son sens que si on le situe dans son cadre géographique et historique.

La langue catalane est répandue dans une vaste région de la côte occidentale de la Méditerranée. Peuplée d'une dizaine de millions d'habitants, constituée en Etat indépendant des siècles durant, la Catalogne est aujourd'hui incluse, en majeure partie, dans les frontières de l'Espagne (provinces de Gérone, Barcelone, Tarragone, Castellon, Valence, Alicante, les îles Baléares et Pithyuses). Le reste se trouve en France et coïncide avec le département Des Pyrénées orientales. Il faut y ajouter la principauté d'Andorre.

La Catalogne a fait son entrée dans l'histoire en l'an 801, comme avant-poste de l'empire de Charlemagne. On l'appellera la "Marche hispanique". Mais très tôt, au 10<sup>e</sup> siècle déjà, son "Capitaine" étant alors le Comte Borrell II, elle se rend indépendante de l'empire franc. Elle demeurera un pays souverain jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle. Elle commence de s'agrandir dès le 12<sup>e</sup> siècle, en conquérant Tarragone et Lérida.

Au début du 13<sup>e</sup> siècle, voyant son expansion vers le nord arrêtée par les Français, la Catalogne s'étend vers le sud et conquiert tour à tour Majorque en 1229, Ibiza et Formentera en 1235, Valence en 1238, Minorque en 1287. Ainsi se forge une Confédération réunissant la Catalogne, Valence et les îles. Et c'est l'apparition de l'unité nationale définitive du pays où aujourd'hui encore règne la langue catalane. Puis des annexions successives, la Sicile en 1282, la Grèce en 1311, la Sardaigne en 1323, et le Royaume de Naples en 1443 — marqueront les étapes de l'édifica-

**ALEXANDRE CIRICI**, éminent historien et critique d'art espagnol, est professeur de sociologie de l'art à l'université de Barcelone. Il a publié 80 œuvres dont des monographies sur Gaudí, Picasso, Miró et Tapies. Membre du Sénat espagnol, le professeur Cirici est aussi député au Parlement européen de Strasbourg.

tion d'un vaste empire catalan en Méditerranée.

Or cette Catalogne pyrénéenne des origines, où l'on vivait d'agriculture et d'élevage, était rapidement devenue un important carrefour culturel.

La civilisation citadine de la Cordoue islamique, alors la plus grande cité d'Occident, se propagea, à partir des monastères de Ripoll et de Cuxa, vers l'Europe rurale. C'est ainsi que se transmirent, entre autres, l'architecture monumentale, la musique instrumentale, la poésie profane et les chiffres dits "arabes". La Catalogne fut en outre un des berceaux de la poésie des troubadours.

Mais le dernier roi des Catalans et la reine de Castille vont, au début du 16<sup>e</sup> siècle, faire du flamand Charles-Quint leur unique héritier. C'est ainsi que le pays catalan et le pays valencien comptèrent parmi les Etats sur lesquels régnait la Maison d'Autriche.

C'est au 18<sup>e</sup> siècle que l'Etat espagnol parvint à soumettre la Catalogne. La France, entre-temps, avait quant à elle annexé, en 1660, la partie septentrionale de la Catalogne, devenue l'actuel Roussillon. Le pays valencien perd son indépendance en 1705, Minorque devient possession anglaise en 1713, Majorque et Ibiza cessent d'être autonomes en 1715, et la Catalogne en 1717. La France et l'Espagne dès lors entreprennent, chacune de son côté, de "franciser" et de castillaniser" les régions qu'elles contrôlent.

La Catalogne, malgré tout, connaît au 19<sup>e</sup> siècle, une renaissance qui imprime un essor vigoureux à son économie, à la littérature, aux sciences et à la vie politique, qui convertit le pays en une région industrielle moderne, le dote d'une importante base maritime, et fait de la langue catalane l'une des plus fécondes, dans le domaine de l'édition, de toutes les langues non officielles.





Si la Catalogne fut, au Moyen-Age, le foyer d'une admirable école de peinture et de sculpture romanes (voir pages suivantes), sa contribution à l'art du 20<sup>e</sup> siècle n'est pas moins importante. Nombre de formes artistiques, parmi les plus novatrices de notre époque, ont une origine catalane. Il en est ainsi des sculptures de Julio Gonzalez (voir page 23) et, particulièrement de Pablo Gargallo. Né en Aragon mais Catalan d'adoption, Gargallo fut un des pionniers de la sculpture cubiste et l'un des premiers artistes à expérimenter le métal en le façonnant au moyen de techniques industrielles modernes. Ici, deux exemples typiques de son art : *Le David à la lyre* (page de gauche) et *Le Prophète* (détail à gauche).

Et les choses ne cessent d'évoluer. Le catalan est aujourd'hui langue officielle unique dans la Principauté d'Andorre ; il est l'une des deux langues officielles de la Catalogne, et devrait, au cours de 1978, recevoir ce même statut dans le Pays valencien et dans les Iles. Depuis 1977, le territoire catalan évolue vers l'autonomie, statut qu'il avait connu de 1931 à 1939. La Catalogne a son propre gouvernement attentif à préserver le patrimoine linguistique et culturel des Catalans.

C'est à coup sûr dans le domaine artistique que l'apport catalan à la culture mondiale est le plus remarquable. Architectes, sculpteurs et peintres de ces terres méditerranéennes ont eu, dans le renouvellement de l'expression visuelle, un rôle important.

Dans ce contexte, il importe d'abord de cerner trois phases significatives de l'art moderne.

De 1890 à 1910, le grand courant symboliste balaie l'art académique, qui finit par mourir. Au cours de ces années s'ouvrent de nouvelles perspectives, issues du culte de la vie et de l'expression spontanée de la nature humaine, dans ses pulsions instinctives.

De 1910 à la guerre d'Espagne, ce sont pendant près de trois décennies les recherches les plus audacieuses : l'art cherche des voies nouvelles, des concepts nouveaux tout à la fois dans le registre intellectuel et sensible.

Autour de 1950 enfin, quand disparaissent les modèles figés du régime fasciste, c'est le retour d'un esprit d'aventure artistique.

La première phase (1890-1910) est celle du "modernisme", mouvement qui a remis en question toutes les expressions artistiques, en particulier l'architecture, et a transformé jusqu'aux formes des objets, faïences, étoffes d'ameublement, vitraux, ornements de métal, bijoux, porcelaines, vêtements, affiches et livres.

Aux formes héritées, formes "classiques" désormais sclérosées, se substituaient les lignes ondulantes, une profusion de corolles, de fleurs dont les formes traduisaient le lyrisme d'une quête passionnée, l'explosion d'une sensualité confrontée à la permanence d'un symbolisme mystérieux entre tous. C'était "l'art état d'esprit", art ambitieux où se conjugaient les conceptions grandioses et la myopie du regard — l'observation méticuleuse du rameau ou de l'insecte.

Ce courant artistique se développait dans d'autres pays d'Europe, où il avait valeur de fantaisie décorative ; mais en Catalogne, il révéla sa puissance dynamique dans des centaines d'édifices et à travers une exceptionnelle production d'objets et de décors.

La plus forte personnalité du mouvement moderniste fut sans aucun doute Antonio Gaudí. Il rompit avec les mornes et fades traditions académiques et créa une architecture parfaitement originale, haute en couleurs, parfois imprégnée d'influences islamiques ou japonaises, et toujours tendant à l'évocation de la nature.

Ce qui caractérise les premières œuvres de Gaudí, c'est une morphologie inspirée de stylistiques exotiques ; mais bientôt il va

# Les peintres anonymes de la Catalogne médiévale

**L**a Catalogne est une vieille terre de civilisation et d'art. La langue et la culture catalanes sont nées lors de la décadence de l'Empire romain. Elles ont évolué en même temps que les grandes langues et cultures française, italienne, castillane, provençale, galicienne-portugaise, roumaine...

La culture et la langue catalanes surgies au détour de l'an Mil s'affirment peu à peu tout au long du bas Moyen-Age jusqu'à la Renaissance et au temps des grandes découvertes géographiques, du 11<sup>e</sup> au 16<sup>e</sup> siècle. Durant cette période, la civilisation catalane est à son apogée : noms illustres en philosophie comme celui de Ramon Llull (Raymond Lulle), en littérature comme celui de l'écrivain Joanot Martorell ou de l'humaniste valencien Juan Luis Vives.

Mais c'est dans le domaine des arts de l'époque primitive, et singulièrement en peinture, que la culture catalane manifeste toute sa splendeur. Elle continuera, quelques siècles plus tard, de susciter des créateurs dans le domaine artistique qui marqueront profondément l'art contemporain européen (voir article page 16).

Hormis les peintures murales du "Panthéon des Rois", dans l'abbaye San Isidoro, à Léon, en Espagne, les trésors de la peinture romane espagnole — peinture sur bois en particulier — se trouvent surtout rassemblés en Catalogne, dans les églises et les monastères des vallées pyrénéennes, d'Andorre à Perpignan et à Gérone. Nombreux sont les témoignages de cet art si humain, vigoureux, émouvant, qui n'était, naguère encore connu que de quelques rares spécialistes.

Les noms des artistes qui créèrent ces chefs-d'œuvres — des moines le plus souvent — ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Bien souvent l'artiste est désigné uniquement par le nom de l'endroit où il a peint. Ainsi nous connaissons le Maître de Pedret, le Maître de Tahull, le Maître de Soriguerole, le Maître d'Osormort, le Maître d'Espinelves, pour ne citer que les plus célèbres d'entre eux qui œuvrèrent du 11<sup>e</sup> au 13<sup>e</sup> siècle.

Les merveilles de la peinture romane catalane sont restées ignorées pendant des siècles, cachées dans les petites églises, dans les couvents et les monastères des villages et des hameaux de Catalogne. Ce n'est qu'au début du 20<sup>e</sup> siècle que les spécialistes les révélèrent. Pour la plupart, elles sont à l'heure actuelle conservées dans les musées catalans, au Musée d'art de Catalogne, à Barcelone, notamment. Elles constituent une collection de peintures romanes unique au monde.

L'art roman catalan, comme d'ailleurs l'art espagnol, a subi maintes influences étrangères qui s'étaient infiltrées dans la péninsule. Du sud au nord, la route qui menait de Cordoue à Tolède et à Léon, ouvrait la voie aux apports de la culture islamique, dont Cordoue était restée le centre jusqu'à la chute du Califat au début du 11<sup>e</sup> siècle. Que l'on se souvienne par exemple de cette importante école mozarabe de peintures sur bois qui laissa une empreinte indélébile en Espagne sous les règnes des rois chrétiens à partir du 11<sup>e</sup> siècle. La route de Saint Jacques de Compostelle, elle, traversait le nord du pays, d'orient en occident, voie de pénétration des influences artistiques de l'Europe, à commencer par celles de l'Abbaye de Cluny en France, principal foyer du style roman.

Les œuvres des peintres anonymes de la Catalogne médiévale exaltent avec force les grands thèmes et les grandes figures de l'Ancien Testament et, plus encore, ceux du Nouveau Testament. Elles retracent la vie des saints, leurs faits et leur légende, en un style qui surprend par sa modernité. Dans les pages qui suivent et dans la couverture de nos présentons, reproduits en couleur, quelques exemples de cet art si représentatif d'une civilisation qui conserve aujourd'hui comme hier son authenticité.

## Pages en couleur

### Pages centrales

Scènes de la vie de saint Clément. Cette peinture sur bois du 12<sup>e</sup> siècle est l'œuvre du maître de Tahull, village de la province de Lérida. La peinture se trouve au Musée d'Art de Catalogne, Barcelone.

### Page de droite

Scène du martyr de sainte Marguerite dévorée par les dragons. Devant d'autel consacré à la sainte (détail) dans l'ancien monastère de Saint-Martin Sescorts, près de Vich (Barcelone). Cette peinture sur bois du 12<sup>e</sup> siècle se trouve au Musée épiscopal de Vich (Barcelone).

Photo © Ambassade d'Espagne, Paris

Photo © Ambassade d'Espagne, Paris









recouvrir tout l'édifice architectural d'un immense bas-relief où mille motifs : étoiles, constellations, nuages, pierres, cristaux de glace, plantes, animaux et personnages sont autant d'évocations directes des éléments naturels et de la vie organique. Plus tard, il donnera des formes organiques aux éléments architecturaux : fenêtres en forme de bouches béantes, corniches qui sont sourcils, colonnes qui sont fémurs, toitures pareilles à des peaux couvertes d'écaillles, coupoles en gousses d'ail, voûtes en cage thoracique, etc. Jusqu'à la fin de sa vie, il passe de l'imitation externe des formes naturelles à la logique interne du structurel.

Contemporain de Gaudí, Lluís Domènech Montaner s'est distingué par une recherche technique originale, assortie d'une débauche décorative de thèmes floraux. Dans leur totalité, il a recouvert ses constructions de fleurs de céramique en haut relief, de mosaïques, de vitraux de couleurs, d'arbres de pierre sculptée.

L'architecte Josef Puig i Cadafalch était le cadet de Gaudí et de Montaner, mais il travailla dans le même sillage que ses aînés. Il a incorporé à l'architecture fantastique et polychrome "moderniste" un vaste répertoire de formes structurelles et décoratives qu'il cherchait aux sources mêmes de l'art populaire, formes issues de la maison rurale de Catalogne, à laquelle il a conféré l'ampleur monumentale et la richesse d'ornementation, tout en contribuant à faire recouvrer sa qualité originelle à l'ancien artisanat, vieux métiers de la forge, du verre, de la peinture égratignée (1), et de la faïence émaillée.

De tous les artistes figuratifs de l'époque, ce fut Isidre Nonell qui témoigna de la personnalité la plus originale ; il prenait pour thèmes les pauvres, les simples d'esprit, les gitans, d'une manière générale les marginaux et la population des bas-quartiers, rompant par là avec la rhétorique académique. C'est une descente aux enfers qui caractérise la période la plus remarquable de son œuvre, où domine alors le vert bronze, propice à l'évocation des tristes

visages des gitanes, voûtées, repliées sur elles-mêmes. En dépit de l'obscurité des toiles la grande richesse dans les nuances de la couleur ressort. Nonell était un ami de Picasso qui vécut à Barcelone. La "période bleue" de Picasso n'est pas sans analogie avec la période tragique de Nonell. Vers la fin de sa vie, Nonell se réconcilia avec la beauté, la joie, la lumière, les couleurs transparentes.

Aristide Maillol, Catalan français, se situe à cette lisière où l'onirisme visionnaire du début du siècle cède au goût de la forme, réelle et simple à la fois, qui va caractériser l'art à partir de 1910. Pour Maillol la sculpture ne peint pas le jeu des lumières et des ombres : c'est un art des volumes dans l'espace, parfaitement lisible.

Deux autres sculpteurs catalans ont participé à l'aventure de cette nouvelle avant-garde et c'est à Paris, où ils vinrent travailler, qu'ils trouvèrent un tremplin à leur réputation internationale.

L'un d'eux, Paul Gargallo, fut l'un des créateurs de la sculpture cubiste. Il a démontré que la masse de matière n'est pas seul volume, car le vide est lui aussi volume. Ce nouveau concept de l'espace, il l'a donné à saisir en utilisant et le recoupage des plans, et l'espace vide qu'une technique de la perforation déterminait comme l'un des thèmes de la sculpture.

Quant au second, Julio Gonzalez, d'abord bijoutier de son état, il mit en œuvre une technique novatrice, qui allait être reprise un peu partout : la sculpture en ferraille, utilisant à cette fin un procédé industriel, la soudure autogène. Ce mode de travail dramatise la sculpture que l'ébullition du métal sous l'action du chalumeau rend plus fortement expressive.

Mais ce furent les peintres liés au surréalisme qui donnèrent à l'avant-garde sa plus forte impulsion.

Le plus brillant fut Joan Miró, qui, aujourd'hui encore en pleine activité et toujours aussi fécond, est devenu le peintre national authentique de la Catalogne.

Connu dès 1918, Joan Miró découvrit en 1923 ce qui allait devenir définitivement pour lui la peinture. Ami des poètes surréalistes parisiens, sensible à leurs recherches, il reconsidéra la création plastique sous un angle nouveau.

Il a dit lui-même qu'il n'avait cessé de chercher la Nature pour laisser la Nature venir à lui. Il apprit à peindre en contemplant le paysage, laissant l'état d'esprit où le plongeait la contemplation se traduire par l'automatisme de la main, qui crée en toute liberté, hors de tout contrôle de la raison. Miró est le peintre d'un monde très personnel — le sien — plein de mystère, de force et de joie, un monde aussi qui crie parfois son désespoir, dans lequel des personnages de pure fiction oscillent entre une terre mythique et un ciel chargé de signes, où les oiseaux et les constellations se partagent un univers de grands soleils rouges et de lunes bleues.

Cinq ans plus tard (1929) apparaissait une autre vision surréelle, celle de Salvador

(1) La peinture égratignée consistait à tracer un dessin avec une pointe sur un mur recouvert d'un enduit foncé, et à gratter en certains endroits jusqu'à obtenir des clairs.



Photo © Editions Carmen Martinez, Paris

**Julio Gonzalez, Catalan fixé à Paris depuis sa jeunesse, ami de Picasso, est l'un des pères de la sculpture moderne. Son expérience de soudeur dans une fabrique d'automobiles l'a conduit à utiliser, comme sculpteur, les techniques du fer forgé et de la soudure autogène. Dans ses œuvres faites de pièces métalliques assemblées, l'espace joue un rôle essentiel. Ici, son interprétation cubiste de *Don Quichotte*.**

## Page de gauche

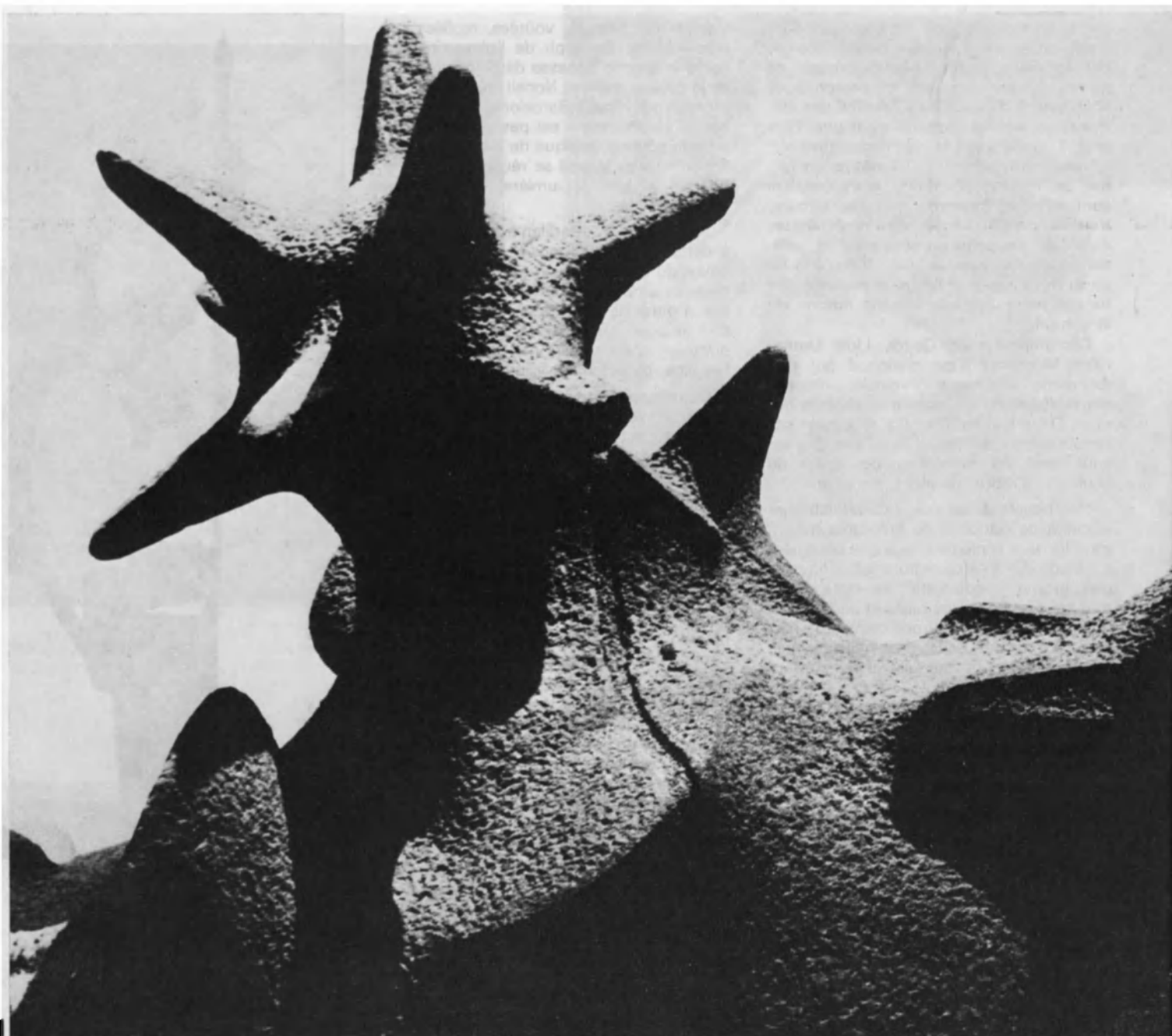
En haut à gauche : Détail d'un des panneaux latéraux de l'autel de saint André de Sagas (12<sup>e</sup> siècle) avec la scène de la Nativité. Musée archéologique diocésain de Solsona.

En haut, à droite : Le pauvre Lazare devant la porte de la maison du riche. Détail de peintures murales de l'arc triomphal de l'église de Saint-Clément de Tahull, qui date de 1123. Musée d'Art de Catalogne, Barcelone.

En bas : Devant d'autel, avec la scène de la nativité, de l'église Sainte-Marie, peint par le Maître d'Avia (détail). Cette œuvre date de 1200. Musée d'Art de Catalogne, Barcelone.

Photos Unesco

Photo © Ambassade d'Espagne, Paris.



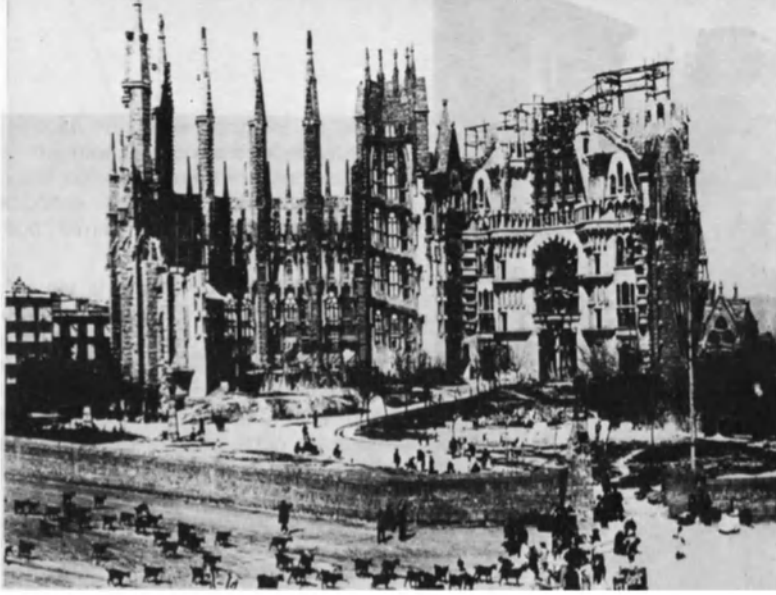
## Le rêve inachevé de Gaudi

L'œuvre la plus connue du célèbre architecte catalan Antonio Gaudi est sans doute l'église de la Sagrada Família (ou Sainte Famille), qui élève actuellement ses structures inachevées en plein centre de Barcelone. La conception et la construction de ce monument absolument original, unique même, montrent Gaudi en pleine possession de son génie créateur. Entreprise par un autre architecte (à qui on doit simplement la construction de la crypte), Gaudi prend la suite en 1891 et en poursuivra la construction jusqu'à sa mort en 1926. (Photo 2 : le chantier au début du siècle.) Au cours de son ouvrage, Gaudi modifiera fréquemment son projet : il s'était inspiré

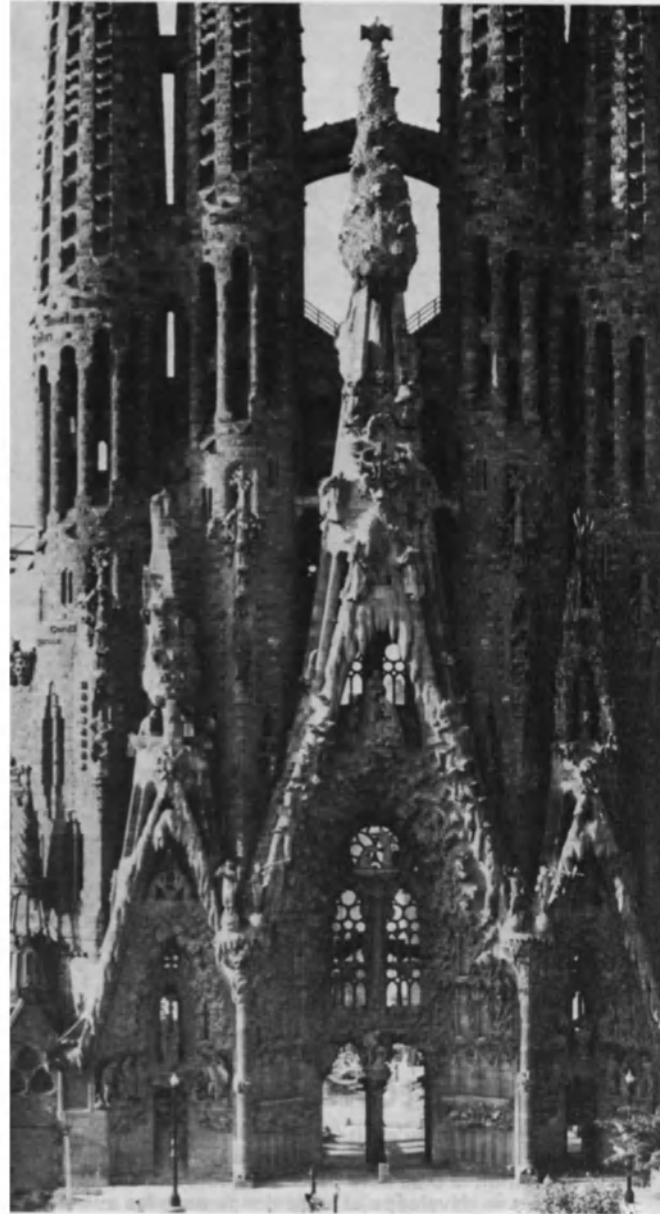


5





2



Photos © Clovis Prévost-Robert Descharnes, Paris.

3

d'abord de modèles néo-gothiques et arabisants, mais il change vite et radicalement d'inspiration, en abandonnant toute référence historique et empruntant à la nature ses formes. Ainsi, en s'attaquant à la façade de la Nativité (photo 3), il conçoit un style "biologique" tout à fait nouveau, en couvrant les surfaces architecturales d'un ensemble de motifs naturels, voire astronomiques, complexe et même exubérant où l'on trouve des plantes et des animaux, des personnages, des rochers, des coulées de lave, des nuages, des étoiles et des constellations. (A la photo 1, une des "concrétions de la Voie Lactée", suivant une expression de Gaudi lui-même, qui ornent l'église). Dans ce naturalisme imaginaire, Gaudi passera même de la simple assimilation des formes naturelles extérieures à une conception de l'architecture en tant que structure et fonction naturelles, ainsi qu'on peut le voir dans les quatre tours de la Sagrada Familia comme dans d'autres édifices construits par lui. Sa volonté de réalisme se manifeste également dans les nombreuses sculptures qui couvrent l'église. Toutes les figures du Nouveau Testament sont d'après nature : Gaudi prenait pour modèles les ouvriers qui travaillaient à son chantier ou des membres de leur famille (d'où le nom de "cathédrale des Pauvres" que l'on donnera au monument). Voici la scène de la Nativité sur la façade qui en prend le nom (photo 4) et l'un des modèles, la sœur de l'un des maçons de Gaudi (photo 5).

4



Photo © Clouis Prevost - Robert Descharnes, Paris

## Les fantômes sur la terrasse

La conception qu'avait Gaudí de l'œuvre architecturale comme une immense sculpture abstraite aux formes organiques ou para-organiques trouve probablement sa réalisation la plus pure dans la célèbre Maison Mila de Barcelone. Chacune de ses parties se développe et se prolonge dans les autres : le rythme ondulatoire de la façade se poursuit dans la terrasse où les cheminées, les conduits d'aération, les sorties d'escaliers forment un ensemble anthropomorphe hallucinant que l'on dirait issu d'un étrange théâtre (en bas, à droite). Un autre grand artiste catalan, Salvador Dalí, admirateur fervent de Gaudí, s'est inspiré de la terrasse "surréaliste" de la Maison Mila pour tracer ce dessin ou ébauche architectonique (à gauche). En haut, la Maison Batlló à Barcelone, une autre œuvre maîtresse de Gaudí, avec sa façade de mosaïques polychromes, ses fenêtres pareilles à des bouches ouvertes. A gauche de cette maison, un édifice d'un autre architecte catalan, Josep Puig i Cadafalch, un des éminents représentants du mouvement moderniste.

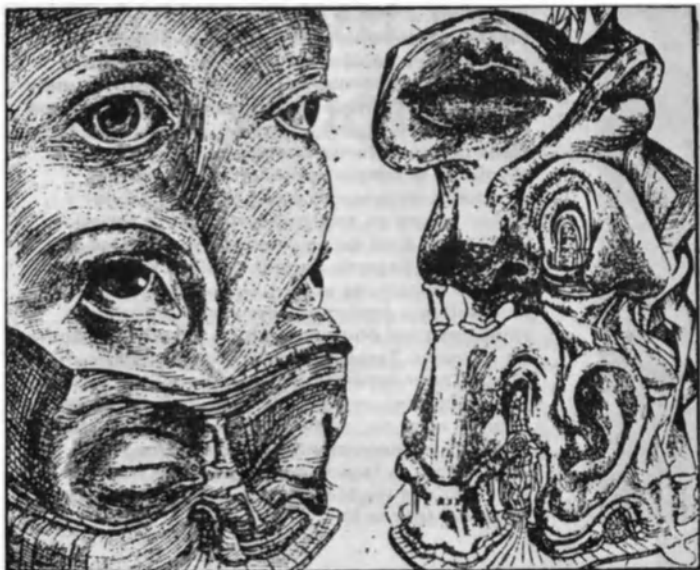


Photo © Robert Descharnes, Paris

Dalí, qui peignait avec une minutie toute académique ses délires oniriques et ses obsessions, mettant en pleine lumière un autre univers, celui du subconscient, ouvrant l'accès à des terres poétiques jusqu'alors inconnues.

Bien loin d'interrompre la vie artistique catalane, la guerre d'Espagne la stimula. De 1936 à 1939, les artistes catalans, en grande majorité, défendirent le gouvernement autonome de la Catalogne et la République contre le franquisme. L'une des manifestations de cette période fut l'exposition du Pavillon de la République, lors de l'Exposition internationale de Paris, en 1937 : on y découvrit le "Guernica" de Picasso, le "Montserrat" de Julio Gonzalez, et le "Segador" de Joan Miro, dans une architecture conçue par Josep Lluís Sert.

Architecte, Sert avait participé dès 1929 à la création du mouvement international d'architecture rationaliste. Il avait personnellement contribué à en développer le programme, en y incorporant avec insistance des éléments d'art populaire méditerranéen, et en y infusant la notion, elle aussi méditerranéenne, des espaces intérieurs en profondeur et de la lumière filtrée. Exilé à la fin de la guerre, il se réfugia aux Etats-Unis, où il fut nommé doyen de la Faculté d'architecture de l'Université de Harvard.

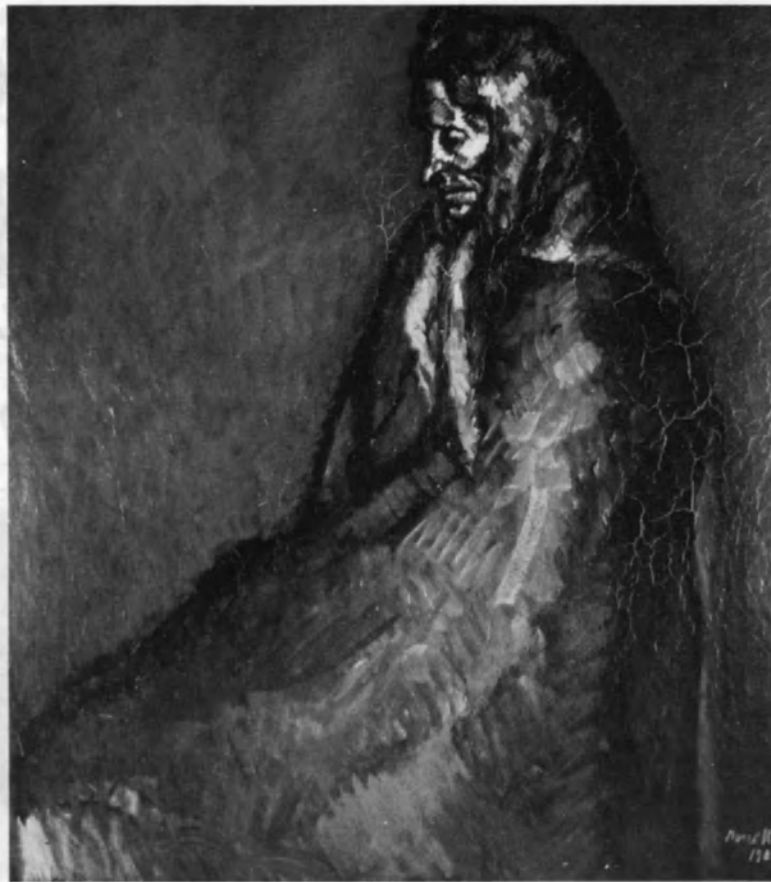
En Catalogne même, les normes de l'Etat fasciste mirent fin pour de nombreuses années à toute tentative d'instauration de l'architecture moderne ; en 1951, la signature du traité entre l'Espagne et les Etats-Unis entraîna une libération de l'architecture.

Dès lors se développa l'architecture dite organique, autour de J.A. Coderch, qui explorait une thématique nouvelle, espaces trapézoïdaux et plans en étoiles, puis se consacra à des expériences de haute qualité sur le traitement des matériaux et des espaces.

L'inquiétude des architectes catalans se cristallisa dans l'Ecole de Barcelone, dont



Photo © Clouis Prevost - Robert Descharnes, Paris



## Nonell et Picasso un Catalan un Andalou

Isidre Nonell occupe une place tout à fait à part dans la grande peinture catalane du 20<sup>e</sup> siècle. Peintre des marginaux de la société (gitans, pauvres...), il est l'un des artistes qui, se détournant des canons académiques dominants, ont frayé un chemin à l'art d'avant-garde. Au cours des premières années de notre siècle, Nonell a été extrêmement lié avec Pablo Picasso, Andalou d'origine, qui entamait à l'époque, à Barcelone, sa "période bleue". L'influence du Catalan sur l'Andalou est manifeste dans quelques-unes des œuvres de cette période : ainsi de cette *Buveuse d'absinthe* de Picasso (à gauche), dont la parenté spirituelle et artistique avec la *Gitane assise* (à droite), œuvre typique de Nonell, est ici évidente.

Oriol Bohigas est l'un des plus brillants représentants. Une démarche empirique, baptisée "réalisme", entraîna cette école à rechercher une poétique visuelle originale, tout en conservant les procédés traditionnels de constructions.

C'est Antonio Tapies qui domine la peinture catalane de ces vingt cinq dernières années. Après une époque où il se confina dans l'irréel, la magie et le mystère, il s'est engagé dans la voie d'une matière pauvre, et la contestation populaire s'y traduit dans des "graffiti" expressifs, face aux signes terrifiants de la destruction et de la mort.

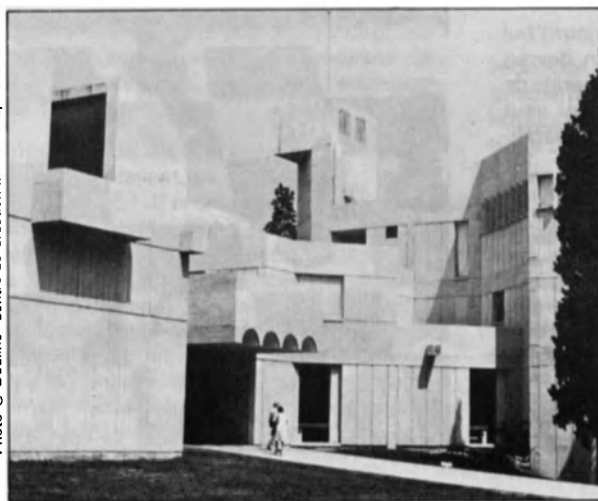
A partir de 1970, un fort courant oriente l'art vers une "dématérialisation" ; il va regrouper nombre d'artistes de la jeune génération qui vont se consacrer aux "video-tapes" (2). Antonio Muntadas, qui fait équipe avec plusieurs groupes nord-américains, se livre actuellement à des recherches très originales dans le domaine de la "video-tape", outre les expériences qu'il poursuit sur les rapports de l'art et des sens du toucher et de l'odorat.

**Alexandre Cirici**

(2) La technique d'enregistrement sur bande magnétique des images de télévision permet à l'artiste de travailler l'image et de la transformer à son gré.



Photo © Douline Centre de Création Industrielle, Paris



Une réalisation de Joseph Lluís Sert, l'un des meilleurs architectes catalans de notre temps : le Centre d'Etudes de l'Art Contemporain (CEAC) de Barcelone, nommé aussi "Fondation Miro" du fait qu'il a été créé par le grand peintre catalan. Le Conseil de l'Europe vient de décerner un prix à ce Centre, pour "sa contribution à la création d'une conception nouvelle du musée d'art en tant que centre culturel".

# L'éducation demain

pour qui ? comment ?  
pour quoi faire ?

**L**ES enfants qui entrent aujourd'hui à l'école auront environ 30 ans à l'aube du prochain millénaire et se trouveront donc encore aux commencements de leur carrière professionnelle. Ceux qui sont actuellement formés dans les écoles sont ceux qui façonneront le début du troisième millénaire. Les réformes et innovations, conçues aujourd'hui, entreront réellement en vigueur dans quelques années seulement et leurs effets n'apparaîtront que dans quelques décennies.

Essayer de prévoir les avènements possibles de l'éducation est absolument nécessaire dès qu'on entreprend la réforme des systèmes éducatifs existants, c'est-à-dire dès qu'on s'engage dans une planification de l'éducation. Planifier signifie faire des choix, prendre des options sur l'avenir.

Mais planifier signifie également prévoir les mesures nécessaires à la mise en œuvre d'une volonté politique. Toute planification de l'éducation présuppose l'existence d'une volonté politique, car elle vise la réalisation d'un projet de société.

Il y a quelques années, la planification de l'éducation était encore conçue, avant tout, en termes quantitatifs. Il s'agissait, par exemple, de prévoir le nombre d'inscriptions, à un moment donné, dans les différents établissements éducatifs et le nombre de diplômés qui en sortiraient, ou de prendre des mesures visant à faire correspondre le « produit » de l'enseignement avec les besoins en main-d'œuvre, en fonction d'objectifs économiques, etc.

Dans une certaine mesure, ce type de planification quantitative de l'enseignement a fait échec. La raison principale en est que les besoins en main-d'œuvre ne sont pas prévisibles, à long terme.

Il est généralement reconnu aujourd'hui que la planification de l'éducation devrait être intégrée dans une politique générale de développement de la société, ce qui veut dire qu'elle devrait faire partie d'une planifi-

**CHARLES HUMMEL**, *membre du Conseil exécutif de l'Unesco, délégué permanent de la Suisse auprès de l'Unesco et représentant de ce pays au Conseil du Bureau international d'éducation a été rapporteur général de la Conférence internationale de l'éducation qui s'est tenue à Genève en 1975. Le texte que nous présentons ici est la conclusion d'une étude réalisée par Charles Hummel à l'occasion de cette Conférence et publiée sous le titre L'éducation d'aujourd'hui face au monde de demain (Unesco - Presses Universitaires de France, Paris 1977).*



## Par Charles Hummel

cation générale de changements et d'innovations permanents. Il est évident, dès lors, qu'elle devrait se préoccuper autant de facteurs qualitatifs que d'aspects quantitatifs ; car toute politique est déterminée par des systèmes de valeurs.

Planifier signifie également tracer un chemin d'une situation donnée vers un avenir souhaité, mais possible. Dans une large mesure, les avènements possibles sont déterminés par le présent et le passé. L'avenir n'est jamais complètement ouvert.

L'avenir de l'éducation dépend davantage de facteurs extérieurs que d'éléments endogènes aux systèmes éducatifs. Les contextes politiques, économiques, sociaux et culturels déterminent l'éducation de demain, comme c'est le cas aujourd'hui. Ces contextes varieront de région à région et de pays à pays. Mais, comme nous avons déjà pu constater une certaine analogie des problèmes de l'éducation partout dans le monde, il est à prévoir que certaines évolutions seront également semblables.

Il existe, sans doute, des tendances générales ou des tendances « lourdes » qui influenceront les futurs de l'éducation. Leurs poids respectifs dépendront évidemment de développements plus généraux. De la croissance économique, par exemple. Jusqu'en 1973, les analyses prospectives portaient, sans hésitation, de l'hypothèse d'une croissance économique continue. Aujourd'hui, cette hypothèse est, pour le moins, très douteuse.

Un ralentissement de la croissance économique, voire une stagnation ou même une récession prolongée, mettrait très probablement non seulement un frein à l'expansion quantitative de l'éducation, mais également aux rénovations de l'ensemble des systèmes. Nous avons déjà pu en constater les premiers signes. L'élan des innovations risque de se briser, surtout dans les pays industrialisés.

Si l'humanité, ou au moins une majorité de pays entraînent dans une période d'instabilité et d'insécurité généralisées — ce qui paraît être le cas — des changements profonds dans les relations humaines seraient à prévoir. A la recherche d'une plus grande stabilité, les systèmes sociaux auraient vraisemblablement tendance à se raidir. Cela signifierait, pour l'éducation, le retour à des pédagogies plus autoritaires et, de manière générale, le retour à des structures plus rigides.

Sur la scène de la politique mondiale se dégage de plus en plus nettement la problématique cruciale dont dépend, en premier lieu, le destin futur de l'humanité : c'est le thème d'un nouvel ordre économique international.

Trouver un équilibre acceptable entre pays industrialisés et pays en voie de développement, créer une solidarité de l'humanité toute entière, nécessaire à la survie de l'espèce humaine à bord de ce bateau ivre perdu dans des eaux hostiles qu'est notre planète, c'est l'œuvre à accomplir dans un avenir très proche. Et c'est, dans le sens le plus large du terme, une œuvre pédagogique. C'est la course qui est engagée entre l'éducation et la catastrophe.

Un nouvel ordre mondial ne pourrait être exclusivement économique. Il sera nécessairement aussi social et culturel. Dans la mesure où il se réalisera — ou ne se réalisera pas — il déterminera le développement de l'éducation dans le monde. S'il ne se réalisait pas la paix mondiale serait gravement menacée.

Par contre, dans la mesure où il se concrétisera, c'est-à-dire où une volonté effective visant à réduire les injustices dans ce monde s'affirmera, les systèmes éducatifs des pays en voie de développement seraient appelés à une croissance sans précédent.

Mais, même en admettant les hypothèses les plus optimistes quant aux moyens dont pourraient disposer les pays en voie de développement à l'issue d'une négociation pleinement satisfaisante sur l'installation d'un nouvel ordre économique, il paraît impossible que les problèmes éducatifs puissent être résolus, dans ces pays, par les formes traditionnelles d'enseignement scolaire telles qu'elles ont été inventées en Europe, au 19<sup>e</sup> siècle surtout.

Il paraît fort probable que les nouvelles formes d'éducation extrascolaires, qui se développent partout dans le monde, continueront à gagner en importance. Sans aller jusqu'à penser, avec Ivan Illich, que l'école en tant qu'institution est appelée à disparaître dans un avenir prévisible, il semble que les systèmes éducatifs subiront une certaine « déscolarisation », qui pourrait s'accroître à l'avenir.

Les pédagogies qui se sont développées et qui continuent à évoluer dans le secteur extrascolaire, et notamment dans l'éducation des adultes (par exemple, l'utilisation de la dynamique des groupes), auront de plus en plus de répercussions sur l'enseignement scolaire. Cela vaut également pour l'apport des activités éducatives informelles : l'impact croissant des moyens de communication de masse sur l'enseignement surtout.

Sous ces influences, l'école sera amenée à s'ouvrir davantage sur le milieu environnant. L'enseignement deviendra ainsi plus souple et plus pertinent. Il sortira du cadre trop rigide de l'école traditionnelle et se rapprochera des activités dites de « développement culturel ». Cette flexibilité se manifestera à l'intérieur de l'école où, par exemple, les classes d'âge seront de plus en plus remplacées par des groupes formés sur la base de niveaux de connaissances. Mais elle aura également pour con-



Photo Douglas Kirkland © Look Magazine

Dans les années 1960-1972, les effectifs de l'enseignement secondaire dans le monde se sont accrus à un rythme plus rapide que ceux du primaire ; les effectifs de l'enseignement supérieur ont augmenté plus rapidement encore. La plus grave discrimination semble se situer toujours au seuil du premier degré alors que les chances d'accès aux niveaux supérieurs s'améliorent.

séquence que de larges parties de l'enseignement se dérouleront hors de l'école, notamment dans les diverses autres institutions culturelles.

Cependant le degré de cette « déscolarisation » dépendra de l'avenir économique dont il a été question plus haut. Elle sera accélérée dans une situation de croissance, freinée dans une période de récession, ne serait-ce qu'en raison des nouvelles écoles — ou centres éducatifs et culturels — qu'il faudrait construire pour libérer l'enseignement des contraintes qu'imposent les structures trop rigides de l'enseignement actuel.

Même si le concept d'éducation permanente est loin d'être compris partout, et si, à l'heure actuelle, aucun système éducatif ne le réalise pleinement, il paraît certain qu'il est appelé à modifier, à long terme, le visage de l'éducation dans le monde entier. Là où des réformes éducatives importantes se feront, elles seront conçues dans cette perspective. Cela signifie que les systèmes éducatifs deviendront plus cohérents, mais aussi plus complexes, et de ce fait plus lourds.

Cela signifie, en outre, qu'un nombre croissant d'individus seront engagés dans des processus d'apprentissages. L'éducation préscolaire se généralisera, les jeunes resteront plus longtemps à l'école, et l'offre de possibilités de formation destinées aux adultes se multipliera, jusques et y compris le troisième âge. De ce fait, l'éducation qui est aujourd'hui déjà la plus grande entreprise — aux Etats-Unis plus de 50 millions de jeunes suivent un enseignement et l'Inde compte actuellement plus de 100 millions d'élèves — risque d'absorber une partie croissante des budgets nationaux. Il faudra donc trouver des formes d'enseignement moins coûteuses et plus efficaces que ce n'est le cas actuellement.

L'expansion des systèmes éducatifs les rendra encore plus inertes et plus résistants aux changements qu'ils ne le sont déjà. Les réformes profondes exigeront des forces particulièrement puissantes pour réussir. Les « vieilles démocraties », où semblent se créer progressivement des équilibres politiques instables, risquent de perdre la force nécessaire pour mettre en chantier des réformes importantes. C'est dans les « jeunes pays » en voie de développement qu'apparaîtront vraisemblablement, à l'avenir, les innovations éducatives les plus remarquables.

Dans de nombreux pays, l'un des objectifs prioritaires de la politique éducative est la démocratisation de l'enseignement. Cette tendance se maintiendra et sera probablement renforcée par la décentralisation croissante, notamment dans la gestion des systèmes éducatifs.

Mais il est vraisemblable que des leçons seront tirées de certains échecs dans le domaine de l'égalité des chances. On peut présumer que la notion d'égalité évoluera et deviendra plus nuancée. Les fortes tendances à l'individualisation de l'enseignement y contribueront. Egalité ne signifie plus la « même éducation pour tous », mais la « meilleure éducation pour chacun ».

La démocratisation de l'éducation augmentera encore la pression sur l'enseignement aux niveaux supérieurs. Les difficultés et tensions qui en découlent — chômage des diplômés, *numerus clausus*, etc — risquent de s'aggraver. Ce n'est pas au sein des systèmes éducatifs que les solutions pourront être trouvées.

On peut se demander si une autre division du travail résoudrait ce problème. Il est également possible que nous nous acheminions vers une *meritocratie* toujours plus prononcée.

Dans la perspective de la démocratisation de l'enseignement, la tendance à unifier cet enseignement jusqu'à la fin du pre-

mier cycle du secondaire, en ajoutant à ce tronc commun un choix d'options toujours plus vaste, va probablement s'affirmer. Cela aussi pour une autre raison. Le développement de la science et de la technologie continuera à provoquer un vieillissement de plus en plus rapide des qualifications professionnelles. Les changements de carrière au cours d'une vie deviendront chose normale. La distinction entre enseignement général et professionnel s'effacera progressivement, car la capacité de s'adapter aux changements deviendra plus importante que la possession de connaissances ou d'un savoir-faire spécifiques.

Il y a quelques années, tout le monde s'attendait à ce qu'à brève échéance, les nouvelles technologies éducatives, des moyens audiovisuels à l'utilisation des ordinateurs, bouleversent complètement l'enseignement. Il y eut certains changements et innovations dus aux technologies modernes. Mais beaucoup moins qu'escompté.

Jusqu'à présent, les systèmes éducatifs ont résisté de manière étonnante aux assauts de la technologie éducative. Il est donc peu probable qu'à l'avenir ce soit de là qu'émanent les grands changements.

Les organisations internationales et régionales sont appelées à jouer un rôle de plus en plus important dans l'évolution future des systèmes éducatifs. Plusieurs exemples nous ont montré que c'est au sein de ces organisations que s'élaborent les nouvelles idées directrices qui orientent ensuite les réformes nationales.

C'est grâce à ces organisations que se cristallise et se répand, très rapidement, la réflexion d'avant-garde. Les organisations internationales sont les grands catalyseurs de la pensée, de la recherche et du développement au service des nations.

Ce sont également les organisations internationales dans le domaine de l'éducation, en premier lieu l'Unesco, qui créent des réseaux d'échange d'informations et d'expériences, véritables artères vitales indispensables aux processus modernes d'innovations, ainsi que des structures de coopération pratique.

Cependant il existe une tendance à la régionalisation de la coopération entre nations. Des organismes régionaux tendent à se substituer, en partie, aux organisations vraiment internationales, mais devenues souvent trop lourdes, trop ambitieuses et aussi trop politisées pour rendre, avec un maximum d'efficacité, les services « techniques » dont les gouvernements ont besoin.

L'animation et la coordination d'activités régionales deviendront peut-être de nouvelles tâches pour ces organisations internationales dont l'action deviendra, à son tour, également plus décentralisée.

L'interdépendance croissante de l'ensemble du monde rendra la coopération internationale encore plus nécessaire, dans le domaine de l'éducation également. Il en résultera que les problèmes à résoudre se ressembleront de plus en plus et que l'échange d'informations, la comparaison des solutions adoptées et la concertation gagneront constamment en importance.

Charles Hummel

## Héroult de l'aventure technologique moderne

Photo Nadar © Archives photographiques, Paris



Un chef-d'œuvre photographique du fameux Nadar : Jules Verne, le grand romancier (1828-1905). Ce portrait date de l'époque où l'œuvre de Verne est déjà populaire. Cette popularité, un siècle plus tard, ne cesse de s'étendre. Selon l'*Annuaire statistique 1976* de l'Unesco, Jules Verne était encore l'un des trois auteurs les plus traduits dans le monde en 1973 (avec 156 traductions) ; il n'était alors précédé dans ce palmarès que de deux autres auteurs : Lénine (348 traductions) et Agatha Christie (159). Le prestige de Jules Verne, outre ses qualités de narrateur, tient aux aspects prémonitoires de son œuvre. Ainsi, dans *Autour de la lune* (publié en 1870) il décrit l'apesanteur que connaîtront nos astronautes modernes. A droite, un dessin de l'édition originale où le héros, en état d'apesanteur, "prend des attitudes de chimère"...

# Jules Verne le visionnaire

**Par Alain Bombard**



Photo © Editions Hachette, Paris

Le *Courrier de l'Unesco* marque ici le 150<sup>e</sup> anniversaire de la naissance de Jules Verne, écrivain français, pionnier de la littérature d'anticipation et du roman d'aventure de la science moderne. Cette évocation est présentée par un personnage qui semble lui-même issu de la galerie nombreuse des héros de Jules Verne : le docteur Alain Bombard. Ce médecin est en effet le mémorable "naufragé volontaire" qui, en 1952, entreprit, pour expérimenter des méthodes de survie à l'intention des naufragés en mer, de se laisser dériver sans vivres et sans eau douce à travers l'Atlantique à bord d'un minuscule radeau pneumatique et réussit ainsi, seul, le passage des Canaries aux Antilles, ne se nourrissant 65 jours durant que de poissons capturés.

**ALAIN BOMBARD**, médecin français, délégué général de la Fondation scientifique Ricard, Observatoire de la mer, Embiez (Var, France). Il est l'auteur de nombreux articles et rapports scientifiques. Citons parmi ses ouvrages : *Naufragé volontaire* (édition Arthaud, Paris) traduit en de nombreuses langues ; *Dernière exploration* (Hachette, Paris) ; *Protégeons la mer* (Presse de la Cité, Paris).

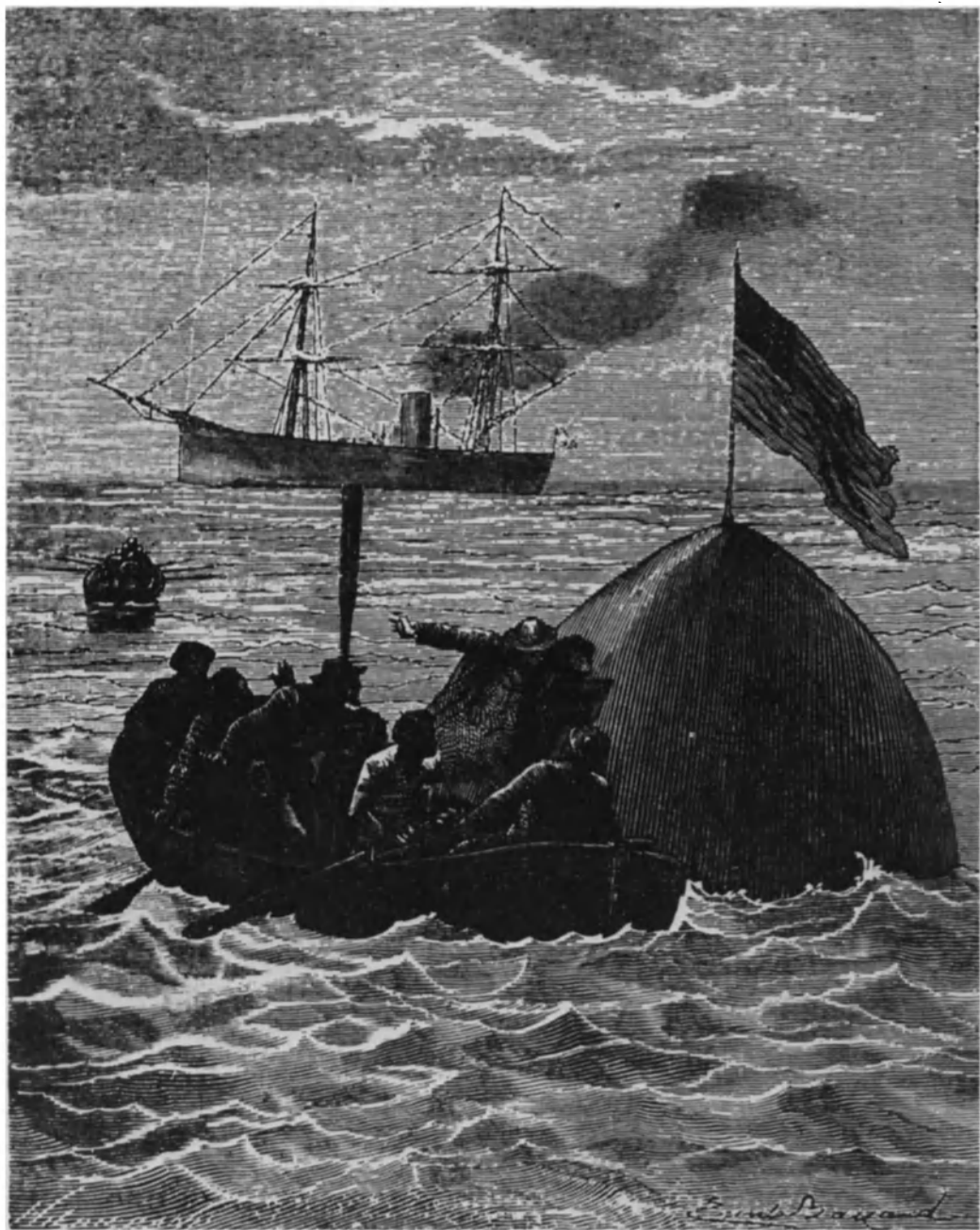
Il y a 150 ans, le huit février 1828, naissait à Nantes Jules Verne.

Dès ma plus tendre enfance, j'ai été bercé par la légende et la vérité de Jules Verne. Mes grands-parents maternels, médecins tous deux, l'avaient connu au maximum de sa gloire. Ses livres emplissaient la maison de l'Isle-Adam où nous passions tous nos dimanches. Enfants, nous refaisions les voyages des *Enfants du Capitaine Grant* et de tant de héros de ses romans, le Dr Lindenbrock, le Capitaine Hatteras. Et c'était un combat féroce pour être le Capitaine Nemo de *Vingt mille lieues sous les mers*.

Peut-être là s'est dessinée ma destinée : navigateur comme Nemo, chercheur

comme Cyrus Smith, naufragé comme Kazallon (*Le Chancellor*), survivant (*L'île mystérieuse*).

Jules Verne a été l'apôtre de la science utile et constructive, contre celle qui tue ou menace l'homme. Les inventions dont il pressent qu'elles auront de l'avenir (car Jules Verne n'a rien inventé, il projette dans le futur ce qui lui semble être le progrès de l'homme), il en prévoit aussi les maléfices (*Les cinq cents millions de la Begum*, *Face au Drapeau*, *Maître du monde*, etc.) et les condamne dans leur utilisation nuisible. Jules Verne est prophète du progrès, non de la violence. Sa vision du progrès a sans doute été trop optimiste, mais ce progrès doit aboutir inéluctable-



## A 5 km près cent ans avant Apollo 8

L'amérissage des astronautes de Jules Verne, dans son roman *De la Terre à la lune* paru en 1865 (à gauche, dessin d'Emile Bayard illustrant l'édition originale du livre) atteste d'une manière stupéfiante l'imagination prémonitrice de l'écrivain. En effet, plus d'un siècle après la capsule spatiale américaine Apollo 8 se posera dans le Pacifique (à droite), à quelque 5 km de l'endroit prévu par Jules Verne. Dans une lettre au petit-fils de celui-ci, Frank Borman, Commandant d'Apollo 8, a rendu hommage au génie visionnaire de Jules Verne, "l'un des grands pionniers de l'ère spatiale". Et Borman ajoute : "Notre véhicule avait été lancé de la Floride de même que celui de Barbicane, le héros du roman, et il avait même poids, même taille." Jules Verne aurait-il été surpris par l'exactitude impressionnante de ses prévisions ? Peut-être pas, car il lui est arrivé d'écrire : "Pour les Américains, la Lune n'est pas beaucoup plus loin que le Texas."

ment à l'amélioration de la condition de l'homme, à la diminution de son effort, à l'éclosion de son bonheur. Que l'on relise les pages merveilleuses sur "France-Ville" dans *Les 500 millions de la Begum*.

Mais qui était Jules Verne et comment est-il devenu Jules Verne ?

Né à Nantes, amoureux malheureux de sa cousine Caroline, il entreprend des études de droit après avoir, dès onze ans, tenté précocement une carrière de navigateur.

En 1839, il apprend que le trois-mâts "La Coralie" appareille pour les Indes. Il s'y embarque clandestinement. Les amarres sont lâchées, l'avenir est au fond de l'horizon. Sa famille le récupère le soir même à quelques milles de là. Les ailes coupées, le marin sera juriste.

Il part pour Paris en juin 1848, le lendemain des dramatiques journées où la jeune République vient de perdre la partie en

écrasant dans le sang les revendications des travailleurs.

Décidément le droit ne le tente guère. Il va tâter de la littérature : il se lance dans le théâtre. Il termine néanmoins sa licence en droit en 1849.

Heureusement pour nous, malgré l'amitié que lui porte Alexandre Dumas père, grâce auquel il sera joué, notre jeune auteur, copieusement sifflé, se demande s'il ne va pas devoir malgré tout faire carrière dans la basoche.

Mais les chromosomes veillaient. Celui qui avait voulu se lancer à onze ans sur les routes maritimes, va être pris d'une véritable passion scientifique.

Pour la géographie d'abord, suite de sa passion pour les voyages. Un cousin polytechnicien l'initie aux mathématiques et il s'émerveille de voir comment une minuscule erreur de virgule peut, dans un problème de physique, engendrer des catastrophes.

Cela nous vaudra les calculs étonnamment exacts de J.T. Maston dans *De la terre à la lune*, mais aussi les erreurs que l'auteur fera commettre par ce même mathématicien dans un des romans les plus étonnants de Jules Verne *Sans dessus dessous*. Toute l'histoire ici est de ramener l'axe de la Terre à la perpendiculaire (rien moins !), opération qui permettrait à la planète de bénéficier en son entier d'un climat tempéré, sans chaleurs ni froids extrêmes. A cette fin, un tunnel est creusé sous le Kilimankjaro pour abriter un gigantesque canon. Une seule mise à feu provoquera un ébranlement si formidable que la Terre s'en trouvera d'aplomb. Tout est prêt pour cette fabuleuse expérience, qui échoue parce que Maston, responsable des calculs commet une colossale erreur dans un moment de distraction.

Jules Verne s'essaye à deux romans géographiques. En 1855, c'est *Un hivernage*



# Laser ou radar ?

“... Il ajouta que par l’envoi de rayons lumineux groupés en faisceaux au moyen de miroirs paraboliques, on pouvait aussi établir des communications directes ; en effet, ces rayons seraient aussi visibles à la surface de Vénus ou de Mars, que la planète Neptune l’est de la Terre. Il finit en disant que des points brillants déjà observés sur les planètes rapprochées pourraient bien être des signaux faits à la Terre...”

Jules Verne  
*Autour de la Lune (1870)*

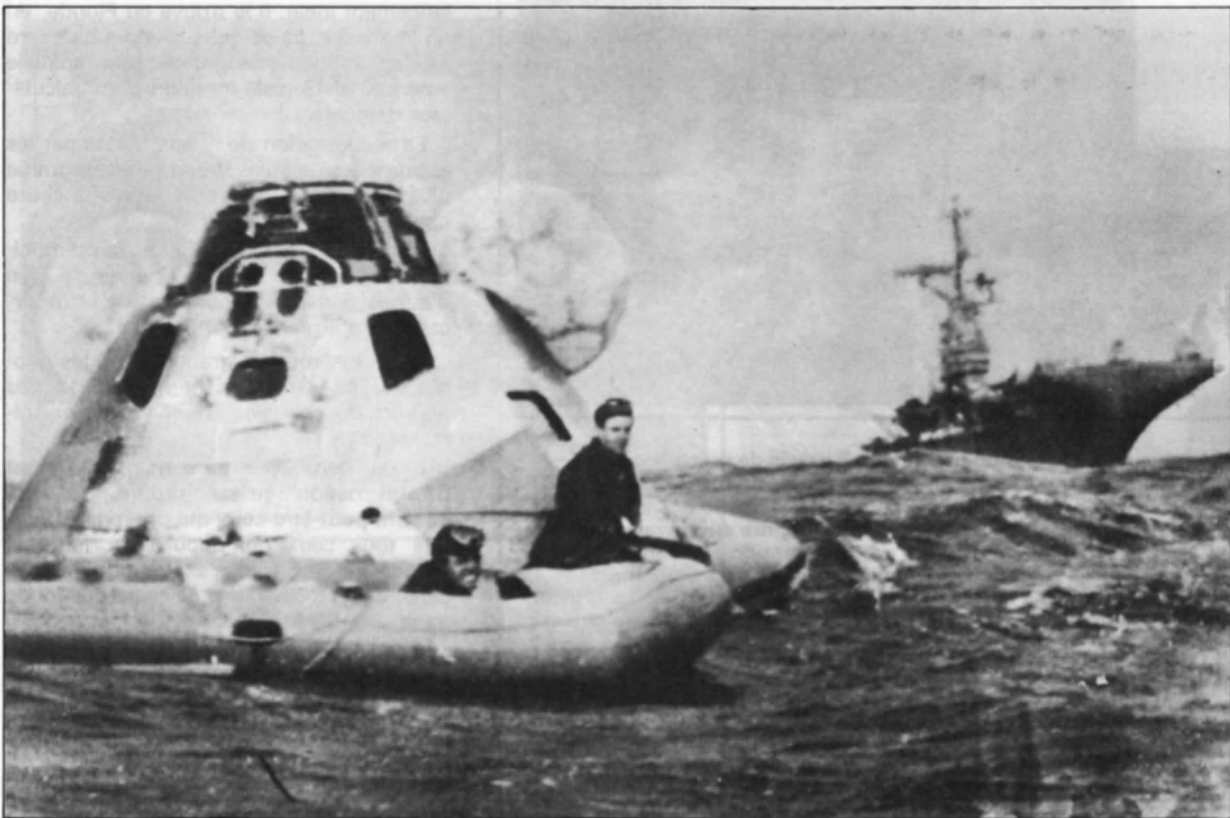


Photo © USIS, Paris

dans les glaces, qui servira plus tard au *Pays des fourrures*, précédé en 1854 d'*Un voyage en ballon*. Le succès, pourtant limité, de ces deux œuvres va enfin le détourner du théâtre où il enregistre encore un cuisant échec.

Malgré son chagrin toujours vivace et son amour toujours constant pour sa cousine Caroline, il épouse Honorine de Viane, jeune veuve rencontrée au mariage d'un ami à Amiens. Nous sommes en 1857.

C'est alors qu'il va commencer à voyager "pour de bon". Il est invité en Ecosse. Ce sera la genèse d'un ouvrage charmant, les *Indes noires*, un titre qui ferait penser à Coromandel, Bombay, Calcutta... alors que l'auteur nous emmène dans les mines de charbon du nord de l'Ecosse.

Jules Verne commence à projeter dans le temps et l'espace les trop courtes expériences que lui permet la vie quotidienne.

Cela sera une constante de sa pensée. Son imagination partira toujours d'un fait réel pour s'envoler au loin dans l'avenir ou à travers les continents. C'est au retour d'Ecosse qu'il rencontre un jeune éditeur parisien, Jules Hetzel, spécialisé dans la publication de nouvelles et de romans éducatifs pour les jeunes. Jules Verne lui remet en 1852 son *Voyage en ballon*, qui deviendra *Cinq semaines en ballon* et la traversée d'une Afrique encore inconnue.

Plus encore, malgré les divergences d'opinions qui se déchainent dans le monde des géographes de l'époque, Jules Verne choisit l'hypothèse vraie sur la source du Nil : il le fait sortir du lac Victoria ! Quinze ans plus tard, on saura qu'il a eu raison. Bien entendu, ce n'est pas la seule source du Nil, mais la source principale, celle du Nil Blanc, se trouve bien au lac Victoria.

Entre Verne et Hetzel, c'est l'amitié. Jules Verne s'engage, par contrat, à écrire

trois volumes par an. C'est la naissance des *Voyages extraordinaires*. La carrière de Jules Verne était toute tracée, son génie pouvait s'épanouir.

Le voyage en Ecosse étant tout récent et Jules Verne ayant une attirance particulière pour les régions glacées de la terre (on retrouve la hantise des pôles dans *Les aventures du capitaine Hatteras*, *Vingt mille lieues sous les mers*, *Le pays des fourrures*, *Robur le conquérant*, *Sans dessus dessous*, *Le Sphinx des glaces*, etc.) le roman mis en chantier va être *Les aventures du Capitaine Hatteras* et en attendant, en août 1864, il publie *Le voyage au centre de la terre*.

C'est le seul errement commis par cet esprit de haute logique que possédait Jules Verne : ce roman passionnant, amusant, parfois bouleversant, est rempli d'énormes erreurs scientifiques. Rien n'y est plausible ; et l'avenir a montré que rien n'y était vrai ! Entrer dans les entrailles de la terre par le

## Dans les airs, sur terre, sous les mers



Jules Verne mettait le plus grand soin à donner le détail précis de machines et appareils ingénieux qui jouent un rôle si mémorable dans son œuvre. Ci-dessus, une scène de *Maître du monde* (1904), "pour rivaliser avec les aigles". Afin de composer cette machine volante pareille à un oiseau fantastique et la rendre aussi vraisemblable que possible, Jules Verne en établit la description en collaboration avec un ingénieur. Il ne proposait nullement une exploitation de cet engin imaginaire ; il voulait attirer l'attention sur les possibilités du "plus lourd que l'air", à une époque où on ne croyait qu'à l'avenir des ballons dirigeables. Mais voici (ci-dessous à gauche) un extravagant équipage à vapeur en forme d'éléphant : il lui fait parcourir l'Inde avec deux édifices à roues, dans *La maison à vapeur* (1880). Ci-dessous à droite, l'un des personnages les plus mémorables de Jules Verne, le capitaine Nemo, héros de *Vingt-mille lieues sous les mers* (1870), observant à travers un hublot de son sous-marin *Nautilus* "un calmar de dimensions colossales".

Photos © Editions Hachette, Paris



cratère du volcan Snaeffels en Islande et en ressortir à l'occasion d'une éruption volcanique par le Stromboli !

La navigation de son héros le Capitaine Hatteras vers le pôle Nord, à bord du "Forward" va, elle, être d'une précision étonnante. Le "Forward" atteint la latitude 83°35. Pas moyen d'aller plus loin. Au-delà, vers le nord, la banquise épaisse ne fond même pas en été. Et personne n'y était jamais allé. Eh bien, cette latitude limite de 83°35 minutes, décidée par Jules Verne, ce sera exactement, à 10 kilomètres près, le point où quarante-trois ans plus tard l'explorateur américain Peary devra arrêter son bateau pour se lancer à la conquête du Pôle Nord en traîneau.

Puis c'est *De la terre à la lune*. D'où partira le "vaisseau spatial" ? Jules Verne cherche sur la mappemonde un point de lancement idéal. Il le trouve en Floride, en un lieu voisin de ce qui deviendra plus tard le Cap Kennedy, la grande base spatiale américaine. Géniale intuition d'un calculateur de génie.

La récupération de l'obus habité par les astronautes de Jules Verne se fera, comme plus tard celle d'Apollo IX, après la chute dans la mer.

Il y a dans Jules Verne plus de prémonitions exactes que dans l'œuvre de bien d'autres écrivains prophétiques. Le pourcentage d'erreurs est le plus bas.

Puis ce seront les grands ouvrages géographiques, terrestres et maritimes : *Les enfants du capitaine Grant* et *l'Île mystérieuse*.

Si ces deux livres ne sont pas vraiment d'"anticipation" au sens propre du terme, ce sont peut-être ceux qui ont le plus marqué tous ceux qui depuis ont tenté la grande aventure dans l'exploration des volcans, des gouffres, des glaciers, des fonds marins.

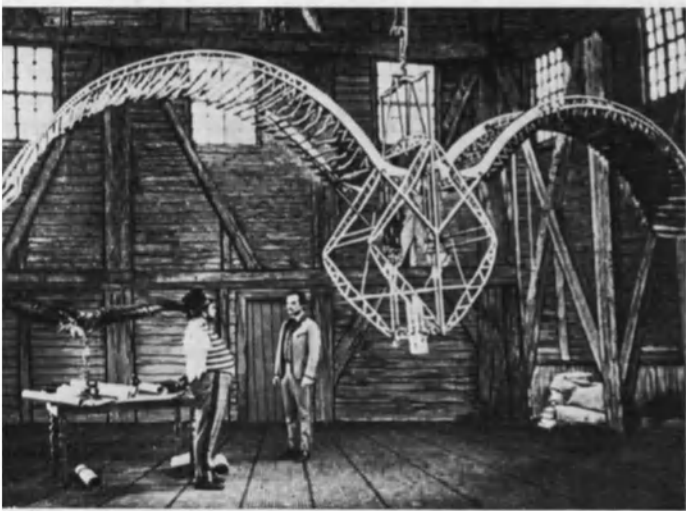
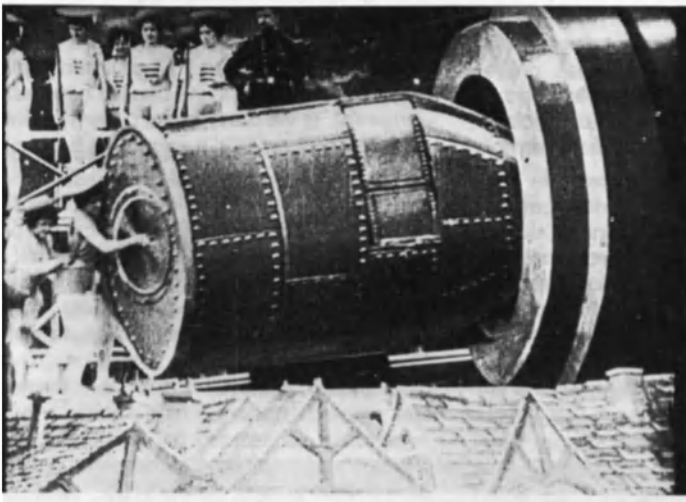
Jules Verne devient lui-même à nouveau navigateur et géographe. Il s'achète le "Saint-Michel", bateau de pêche transformé. En été 1866, il écrit une merveilleuse *Géographie de la France* et en avril 1867, il fait le dernier voyage transatlantique du "Great Eastern", le plus grand paquebot du monde à l'époque, d'où il tire un livre *Une ville flottante*. C'est de son voyage en Amérique, dont la brièveté l'a déçu, qu'il tirera un livre amusant, cocasse et ignoré, *Le testament d'un excentrique* (1898).

N'ayant pu réellement visiter les Etats-Unis, il les fait traverser à tort et à travers par ses héros soumis au caprice des dés d'un gigantesque "jeu de l'oie" dont les cases figurent les différents Etats, rocambolesque voyage où déjà le chemin de fer joue un rôle important.

Plus tard, avec *Vingt-mille lieues sous les mers*, c'est l'apparition et la disparition du Capitaine Nemo. Ce navigateur est sans doute l'être le plus fascinant qu'ait créé

## A tous les âges du cinéma

Dans leur mélange parfait d'action et d'invention romanesques, en même temps que de documentation précise, les romans de Jules Verne ont constitué une véritable mine pour les cinéastes de notre temps, dans différents pays. Certains de ses livres, comme les *Enfants du capitaine Grant* ou le *Tour du monde en 80 jours*, ont été portés à l'écran à plusieurs reprises, et on compte neuf versions de *Michel Strogoff*. Voici des images extraites de trois films inspirés par des œuvres de Jules Verne : (1) *Le voyage dans la lune* (1902) de Georges Méliès, le grand pionnier du cinéma français, d'après *De la terre à la lune* ; (2) et (3), des scènes de *Une invention destructrice* (1957), du réalisateur tchèque Karel Zeman, d'après *Face au drapeau* et d'autres romans de Jules Verne ; Zeman a reconstitué avec le plus grand soin les modes et décors de l'époque en s'inspirant directement des illustrations originales des livres. (4) Dans cette scène en ballon du *Tour du monde en 80 jours* (1956), production de Mike Todd réalisée par Michael Anderson, l'acteur anglais David Niven personnifie avec bonhomie Philéas Fogg, toujours escorté de son valet Passepartout, interprété par l'acteur mexicain Cantinflas.



Photos © Cinémathèque Française, Paris.



## Illustré par Tolstoï

Parmi les millions d'admirateurs que Jules Verne a eus dans le monde entier, le grand romancier russe Léon Tolstoï (1828 - 1910) a figuré en bonne place. Il aimait faire la lecture des romans de Jules Verne à ses enfants, et il lui est arrivé de crayonner, dans les marges du livre, des scènes du *Tour du monde en 80 jours* : tel ce dessin (à gauche), représentant le retour dramatique de Philéas Fogg à Londres, après son périple autour de la terre.

Photo © Musée L.N. Tolstoï, Moscou

Jules Verne. Même Robur le conquérant qui possédera à la fois la surface des mers, leur profondeur et la maîtrise de l'air n'aura pas l'envergure de Némoto. Et pourtant, Robur invente un appareil qui nous laisse encore rêveurs : un avion qui, ailes et hélice rentrées, devient sous-marin ; sur terre ferme, il sort ses roues et se fait automobile.

Némoto, lui, c'est le génie, la bonté, la générosité, l'altruisme, le savoir, et aussi l'amertume. C'est, pour Jules Verne, un homme complet, y compris son défaut : la volonté de se venger.

Par contre, il y aura un savant qui utilisera la science pour son plus grand mal. C'est Harry Killer, de *L'étonnante aventure de la mission Barsac*, qui construit une ville où il met en esclavage tous ceux qu'il peut tenir sous sa main.

Il y a l'usine, avec les savants et les techniciens qui ne peuvent plus jamais rentrer chez eux et qui construisent des machines fabuleuses, des armes, des appareils à fertiliser, des appareils à voler, et tout cela aboutit au crime. Alors le savant, capable

du meilleur, ne peut-il être aussi responsable du pire ?

Mais le génial écrivain qui avait prévu la machine du 20<sup>e</sup> siècle n'avait pas prévu l'évolution des rapports humains ; pour cela il est bien du 19<sup>e</sup> siècle. Pas d'anticipation politique, en effet, chez Jules Verne.

Son génie vient essentiellement de son extraordinaire rationalisme scientifique et d'une foi constante en l'homme. Ce que nous apporte la civilisation du 20<sup>e</sup> siècle, Jules Verne nous l'a annoncé : le sous-marin (*Vingt-mille lieues sous les mers*), l'avion (*Aventures de la mission Barsac*), l'hélicoptère (*Robur et Maître du Monde*), les armes destructrices (*Les 500 millions de*

*la Begum* et *Face au drapeau*), l'avenir radieux de l'homme (*France-Ville*), le voyage interplanétaire (*De la terre à la lune*, *Autour de la lune*), le voyage interstellaire (*Hector Servadac*), la vie dans la nature (*La Jangada*), la vie dans la cité (*L'île à hélice*).

Pourtant, s'il a prévu la raréfaction des matières premières, il n'a pas pressenti les divorces de l'homme et de son environnement. Il n'a pas prévu la pollution. Il n'a pas prévu les nécessités de l'équilibre de la nature. L'écologie, il l'ignore. Pas un seul ouvrage de lui sur la biologie. C'est le seul regret que l'on ait au sommaire de cette œuvre immense.

Alain Bombard

## A nos lecteurs

Le succès sans cesse croissant du COURRIER DE L'UNESCO nous a valu au cours des derniers mois un très grand nombre de nouveaux abonnements. Ils se comptent par dizaines de milliers. Cet afflux, nous nous en félicitons, et nous souhaitons la bienvenue à tous nos nouveaux amis.

Toutefois, le délai normal d'enregistrement des nouvelles souscriptions (six à huit semaines) n'a pu, en raison de leur abondance, être respecté comme nous l'aurions souhaité.

D'autre part, pour des motifs indépendants de notre volonté, les derniers numéros du COURRIER DE L'UNESCO sont parus avec un certain retard. Nous prions nos lecteurs de bien vouloir excuser ces difficultés auxquelles nous nous efforçons de remédier.

En dépit de cette situation, nous sommes certains que nos lecteurs continueront à lire le COURRIER DE L'UNESCO avec le même intérêt et lui resteront fidèles.



### En Malaisie la 18<sup>e</sup> édition linguistique du Courrier de l'Unesco

Nous avons le plaisir d'annoncer\* à nos lecteurs la naissance d'une nouvelle édition linguistique de notre revue mensuelle. Le premier numéro de "Kurier", le "Courrier de l'Unesco" en langue bahasa-malaisienne, vient en effet de paraître à Kuala Lumpur. "Kurier" est publié par les soins de Penerbit Universiti Malaya (University of Malaya Press), à Kuala Lumpur, Malaisie. Le lancement, en février 1978, de cette nouvelle édition porte à 18 le nombre total des éditions linguistiques du "Courrier de l'Unesco" : français, anglais, espagnol, russe, allemand, arabe, japonais, italien, hindi, tamoul, hébreu, persan, néerlandais, portugais, turc, ourdou, catalan et bahasa-malaisien. Le lancement d'une 19<sup>e</sup> et d'une 20<sup>e</sup> édition (en coréen et en kiswahili) est envisagé pour cette année encore.

# POUR UN RÉSEAU MONDIAL D'INFORMATION SCIENTIFIQUE

(suite de la page 9)

Unions scientifiques (CIUS) et de l'Unesco, en janvier 1967, qui décidèrent de travailler à la mise en œuvre d'un système mondial d'information scientifique. Certes, c'est là un but qui est loin d'être atteint, mais il se rapproche sensiblement.

Dans une première étape ont été établies une meilleure coordination et des relations plus étroites, tant à l'échelle nationale que régionale, entre les diverses institutions qui ont charge d'information, comme les bibliothèques et les centres de documentation. Sur le plan international, il s'agit de développer de manière plus poussée les systèmes d'information transnationaux — c'est-à-dire d'un pays à l'autre — et d'établir dans quelle mesure les programmes en cours ou prévus sont compatibles, en particulier ceux qui ont trait au stockage et à la reclassification de l'information. L'Unisist s'attache aussi à la définition des politiques nationales d'information, ainsi qu'aux réseaux de planification de l'information, et à la promotion de la recherche en matière d'acquisition, de développement et de distribution des données, comme à l'établissement de normes et d'indicateurs internationaux. L'Unisist aide également certains pays à établir des centres d'information, et à former ou recycler des spécialistes de l'information. Elle vise, en dernier ressort, à l'intégration des services d'information, nationaux, régionaux et internationaux à un réseau mondial unique.

C'est évidemment des régions en développement que vient la plus forte demande de rapide transfert des connaissances. Les pays en développement qui souffrent d'un manque d'accès à l'information et qui n'ont guère de spécialistes de l'information ne peuvent se développer au niveau scientifique et technologique qu'au prix d'énormes sacrifices. De plus, une tendance à imiter les modèles étrangers conduit certains d'entre eux à négliger des modes de développement économique plus efficaces et mieux adaptés à leurs ressources particulières.

En s'attachant à rendre l'information scientifique plus facilement disponible pour les pays en développement, l'Unesco espère les aider à mettre au point leur politique scientifique et technologique, comme à favoriser leur croissance industrielle et économique. En d'autres termes, elle a conscience du rapport étroit qui existe entre un nouveau réseau d'information mondial et un nouvel ordre économique international. Et c'est là l'une des raisons pour lesquelles l'Unesco a fait de l'aide aux pays en développement une caractéristique majeure du programme de l'Unisist.

L'aide intervient de diverses manières : mission d'experts et de consultants sur le terrain, recommandations pratiques pour l'amélioration des services d'information, organisation de séminaires ou de cours de recyclage pour les spécialistes locaux, enfin dispositions en vue d'une aide financière

directe. En 1977, cette aide a été apportée à la Somalie, au Sénégal, au Soudan, au Maroc et au Ghana.

Mais si l'aide aux pays en développement compte pour une part significative dans ses activités, la réflexion de l'Unisist en termes de vastes unités régionales ne s'en impose pas moins.

Aussi bien, l'Unesco a-t-elle, en 1976 et 1977, organisé un certain nombre de conférences régionales, entre autres à Delhi, pour l'Asie du sud et l'Asie centrale, à Tunis pour les pays arabes, à Bali pour l'Asie du sud-est, afin de dégager un schéma de coopération régionale, de promouvoir l'accès des pays en développement aux réserves mondiales de documentation scientifique et, enfin, de former des documentalistes.



En Europe, la première conférence régionale sur l'échange d'informations dans le domaine des sciences sociales a eu lieu à Moscou, en juin 1977, sous les auspices de l'Unesco. Cette conférence, qui a réuni des représentants des centres d'information de l'Europe occidentale et des pays socialistes, avait été organisée conjointement par le Centre Européen de Coordination, de Recherche et de Documentation en Sciences Sociales (Vienne) et l'Institut d'information des sciences sociales de l'Académie des Sciences de l'URSS. Elle constitue un progrès indiscutable vers la mise en œuvre des décisions prises lors de la conférence d'Helsinki, et peut servir de modèle à la coopération européenne dans ce domaine. Une seconde conférence européenne aura lieu en Pologne au cours du mois d'octobre 1978.

Les initiatives de l'Unesco au niveau international viennent compléter les efforts internationaux tendant à la formation d'un réseau très souple, se dégageant de la coopération volontaire d'un certain nombre de services d'information, tel que le Système international de Documentation nucléaire (SIDON/INIS).

L'Inis procède à l'échange d'information entre les Etats membres par le truchement d'un centre mondial d'information situé à Vienne (Autriche). Chacun des 49 Etats membres de l'Inis, conjointement à un certain nombre d'organisations internationales, publie tous les mois des données intéressantes la recherche scientifique. Un ordinateur traite ces données, on fait sur micro-films des copies de compte-rendus scientifiques, et l'information obtenue est transmise à chaque centre national. De

cette façon, chacun des 49 Etats membres traite ses propres données selon un système standard et reçoit des autres Etats membres des données scientifiques.

Chaque pays peut alors utiliser les informations disponibles. Tous les mois, par exemple, Vienne envoie à l'Institut national de Mexico pour l'énergie nucléaire les toutes dernières publications scientifiques en même temps que les rapports provenant de France, d'URSS, des Etats-Unis, d'Italie, de Pologne et d'autres pays encore — tout ce matériel ayant été condensé, préparé en une seule langue, et prêt à être utilisé.

Certains de ces systèmes d'information participent largement eux aussi au développement régional de l'Unisist. Ainsi en est-il du Centre international pour l'information scientifique et technique de Moscou. Un rôle déterminant lui a été attribué par le Conseil d'assistance économique mutuelle dans le système d'information scientifique et technologique qu'ont mis en vigueur la Bulgarie, la Hongrie, la République démocratique allemande, la Mongolie, Cuba, la Pologne, la Roumanie, l'URSS et la Tchécoslovaquie.

Les activités du Centre de Moscou couvrent pratiquement tous les secteurs des sciences naturelles et de la technologie, de l'industrie aux transports, de l'énergie à la médecine. Le Centre traite les informations contenues dans les rapports de recherches et les périodiques de nombreux pays et assure les traductions à partir de langues de faible diffusion.

En tant qu'institut de recherches, le centre assure les fonctions de conseiller en matière d'établissement de normes et de "standardisation" des données, de planification technique, et d'équipement électronique pour le traitement des données.

En tant qu'agence régionale dans le cadre du programme de l'Unisist le Centre établit un répertoire mondial des périodiques scientifiques, et aide la Mongolie et Cuba à développer leurs systèmes nationaux d'information.

En Europe occidentale, l'Euronet constitue de la part des pays du Marché Commun une tentative hardie en vue de réunir et échanger une foule d'informations scientifiques et techniques. Dès 1967 s'était fait sentir le besoin d'un système d'échange d'information hautement perfectionné, et en décembre 1975 les représentants des services postaux de neuf pays membres avaient signé un contrat pour la création d'un système de ce genre. Le Comité de la Recherche scientifique et technologique de la Commission des Communautés Européennes travailla à mettre au place un réseau opérationnel dans les plus brefs délais. Il s'attaque à trois secteurs cruciaux : l'extension et la rationalisation des services d'information ; la facilité d'accès aux données traitées par ordinateur au moyen d'un

réseau de télécommunications ; enfin, la formation professionnelle d'un personnel très qualifié et la formation des usagers du système. Le nombre des terminaux — 700 —, chacun d'eux posant 3 ou 4 questions par jour et représentant un trafic total d'un demi million de questions par an d'ici 1980, donne une idée de l'ampleur de l'entreprise.

Il est certes souhaitable de développer l'échange des informations à travers les frontières nationales, mais cela ne va pas sans soulever de nouveaux problèmes. Il arrive qu'une information précieuse s'égaré dans l'océan d'une documentation multi-linguale. Par ailleurs, une information vieillit de plus en plus rapidement. Si bien que souvent une information complète et tout à fait "à la page" vient à manquer à des gouvernements qui en auraient besoin pour prendre d'urgence certaines décisions.

Pour faire face à cette nouvelle demande, l'Unesco travaille à un projet, le Spines, système international d'échange d'informations en matière de science et de

technologie appliquées au développement. A l'origine, ce projet était conçu comme accord volontaire de coopération entre huit pays : Etats-Unis, Royaume Uni, France, République fédérale d'Allemagne, République démocratique allemande, Pologne, Espagne, URSS, auxquels auraient pu se joindre l'Inde et le Japon. Mais les usagers possibles allaient des gouvernements et institutions scientifiques nationales aux associations académiques, à l'industrie et aux organisations internationales.

Quels genres de problèmes le Spines pourrait-il permettre de résoudre ? En ce qui concerne les pays en développement, les possibilités sont illimitées. Supposons par exemple qu'un pays d'Afrique découvre de vastes gisements d'uranium dans son territoire. Comment pourra-t-il exploiter cette source de richesses nouvelles ? Doit-il exporter le minerai brut, exporter le minerai après traitement préalable, ou créer une usine pour l'enrichissement de l'uranium, puis exporter de l'uranium enrichi ?

Selon la conjoncture, l'une ou l'autre de ces solutions peut être la seule bonne. Mais quel que soit le choix, l'information obtenue par le canal du Spines offrira un vaste éventail expérimental qui permettra de choisir en toute connaissance de cause.

Le vif intérêt témoigné dans le monde entier aux systèmes d'informations ne traduit pas seulement l'intérêt porté au traitement des données : il est le signe d'une tendance économique et sociale très particulière.

Que cela nous plaise ou non, la théorie de l'information et ses applications ont déjà commencé à introduire des changements radicaux dans l'existence de millions de gens, et il faut nous préparer aux conséquences que ces changements vont entraîner. Les deux ou trois prochaines décennies peuvent fort bien voir se parachever un réseau d'information scientifique totalement automatique au service de la majorité des pays participant au programme.

Louri Litoukhine

## « DIOGENE » à vingt-cinq ans, fête son centième numéro

La revue trimestrielle *Diogène* publie son 100<sup>e</sup> numéro : elle fête ce mois-ci son quart de siècle d'existence. Publiée, avec l'aide de l'Unesco, par le Conseil international de la philosophie et des sciences humaines, elle compte trois éditions distinctes en anglais, espagnol et français, auxquelles s'ajoutent des anthologies annuelles en arabe, en hindi, en japonais — demain sans doute en portugais. Elle tient ainsi une place importante dans la culture contemporaine.

En témoignent avec éclat les articles de cette livraison exceptionnellement longue et fournie, qui ne constitue pas un numéro spécial consacré à un terme déterminé, mais qui recueille un certain nombre de textes dont chacun jette une lumière novatrice sur le thème qu'il aborde.

Quelques aspects surprenants de notre monde contemporain y sont examinés, de l'enseignement — tous les signes, les publicités, les consignes de nos villes — aux articles — ceux qui vivent de l'art sans participer à la création, et des guérisons par radio prônées par des sectes religieuses brésiliennes à l'étude du niveau culturel des populations analphabètes. Arthur Koestler, Jean Starobinski, Jean Fourastié s'y penchent sur l'imagination et sur les rapports de la science et de la poésie. Les sources et la signification du pop' art y sont analysées. Un mathématicien nous y parle des conditions nécessaires à l'éclosion des hypothèses scientifiques. Le dernier en date des mouvements intellectuels qui agitent l'Amérique avant de toucher l'Europe et le monde entier nous y est présenté : les *nouveaux économistes*.

Les buts de la revue ont été définis à plusieurs reprises par son rédacteur en chef, qui est aussi son fondateur : Roger Caillois. Elle est d'abord internationale. La plupart des revues universitaires, littéraires, artistiques ou scientifiques sont liées à une culture spécifique. Organe d'un Conseil international et soutenue par l'Unesco, la revue *Diogène* ignore tout naturellement les frontières culturelles. Mais, ne se situant pas à l'intérieur d'une culture déterminée, elle adopte délibérément une perspective internationale et interculturelle.

Interculturelle, elle est aussi interdisciplinaire. Le mot *interdisciplinaire* connaît, depuis plusieurs années, une vogue à laquelle *Diogène* n'est sans doute pas étranger. Mais la revue *Diogène* ne se contente pas, comme trop souvent, d'une approche diversifiée et multiple de tel ou tel problème. Elle s'efforce, au contraire, de faire surgir entre des domaines parfois très éloignés des parentés, des connivences, des dénominateurs

communs qui constituent l'annonce de ces *sciences diagonales* auxquelles Roger Caillois a attaché son nom. Cette interpénétration des disciplines, qui dépasse de loin leur juxtaposition, se double d'un élargissement de la notion même de sciences humaines. Revue de culture, *Diogène* inclut dans son champ propre des disciplines — d'ailleurs en pleine mutation — qui relèvent de la biologie, de la physique ou de la chimie. C'est de l'étude de la poésie ou de l'art jusqu'aux sciences exactes, en passant par la linguistique, l'anthropologie, la psychiatrie, l'économie politique, que s'étendent la curiosité et le domaine de *Diogène*.

C'est donc contre une spécialisation étroite, contre une division excessive du travail scientifique, que s'élève *Diogène*. Sans doute n'est-il pas question de contester la nécessité de l'analyse ou de l'érudition, ni de se précipiter dans une synthèse hâtive. Mais le propos avoué de *Diogène* est d'établir, d'une science à l'autre, de ces liens et de ces ponts qui font aujourd'hui cruellement défaut.

Du même coup est ainsi défini le public auquel s'adresse *Diogène*. Le propos de la revue n'est ni la recherche de détail ni la généralisation vague. Elle est plutôt destinée aux spécialistes qui désirent acquérir sur d'autres disciplines que la leur propre des informations sérieuses et à jour. Bannissant de ses pages tout jargon inutile comme tout esprit de système abusif et hâtif, elle s'efforce d'apporter au grand public cultivé une image aussi complète que possible du mouvement global de la science et de ses correspondances internes.

Egalement éloignée de l'érudition pointilleuse et du discours synthétique, la revue *Diogène* correspond à un besoin largement répandu dans les milieux les plus divers de la science et de la culture. Elle y a acquis, au cours des 25 ans écoulés, une réputation dont témoignent non seulement l'attachement de ses lecteurs, mais les nombreuses mentions qu'en font les thèses universitaires et les travaux scientifiques contemporains. Elle a le sentiment d'avoir été fidèle à ses ambitions et de jouer dans la culture d'aujourd'hui un rôle à la fois de pionnier, de catalyseur et de diffuseur d'hypothèses. Elle constitue ainsi un lien entre la novation scientifique et la curiosité du grand public.

Jean d'Ormesson  
de l'Académie française  
Secrétaire général du Conseil  
international de la philosophie  
et des sciences humaines

Rédaction de *Diogène* : 1, rue Miollis, 75732 PARIS CEDEX 15

Abonnements :

Edition française

Editions Gallimard

5, rue Sébastien-Bottin, 75007 PARIS, France

le numéro : 25 F abonnement : 75 F (étranger : 85 F)

# 2 livres documentaires sur la peinture

## Catalogue de reproductions de peintures 1860 à 1976

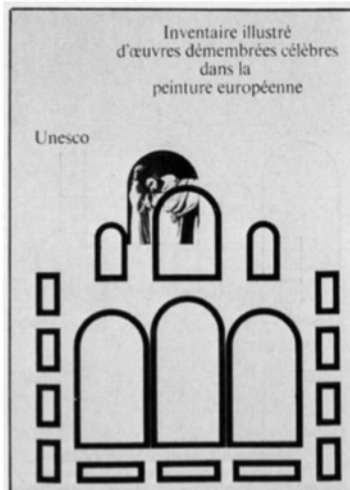


*Répertoire de reproductions d'œuvres célèbres dans le monde entier établi selon des critères très rigoureux : fidélité de la reproduction, importance de l'artiste et intérêt de l'œuvre originale. Chaque tableau, reproduit en noir et blanc, est accompagné du nom et de l'adresse de l'éditeur, des dimensions de la reproduction et de son prix.*

*Trilingue : anglais - français - espagnol.*

343 P. 40 FF.

## Inventaire illustré d'œuvres démembrées célèbres de la peinture européenne



*Avec un chapitre sur les tombeaux démembrés dans la sculpture française. Dans cet ouvrage, richement illustré, d'éminents spécialistes font l'historique d'œuvres démembrées célèbres dans les peintures italienne, flamande, française, espagnole, allemande, russe. Un chapitre est également consacré aux manuscrits enluminés démembrés dans l'art européen.*

221 P. 54 FF.

**POUR COMMANDER - France : Adresser votre règlement par chèque bancaire ou C.C.P. Paris 12598-48 à l'ordre de la librairie de l'Unesco, 7, pl. de Fontenoy, Paris. Autres pays : S'adresser à votre agent cité ci-dessous.**

## Pour vous abonner ou vous réabonner et commander d'autres publications de l'Unesco

**Vous pouvez commander les publications de l'Unesco chez tous les libraires ou en vous adressant directement à l'agent général (voir liste ci-dessous). Vous pouvez vous procurer, sur simple demande, les noms des agents généraux non inclus dans la liste. Les paiements des abonnements peuvent être effectués auprès de chaque agent de vente qui est à même de communiquer le montant du prix de l'abonnement en monnaie locale.**

**ALBANIE.** N. Sh. Botimeve Naim Frasherit, Tirana. — **ALGÉRIE.** Institut pédagogique national, 11, rue Ali Haddad, Alger, Société nationale d'édition et diffusion (SNED), 3 bd Zirout Youcef, Alger. — **RÉP. FÉD. D'ALLEMAGNE.** Unesco Kurier (Edition allemande seulement : Colmantstrasse, 22, 5300 Bonn. Pour les cartes scientifiques seulement : Geo Center, Postfach 800830, 7000 Stuttgart 80. Autres publications : S. Karger GmbH, Karger Buchhandlung, Angerhofstr. 9, Postfach 2, D-8034 Germering/München. — **RÉP. DÉM. ALLEMANDE.** Buchhaus Leipzig, Postfach, 140, Leipzig. Internationale Buchhandlungen, en R.D.A. — **AUTRICHE.** Dr Franz Hain, Verlags- und Kommissionbuchhandlung, Industriehof Stadlau, Dr Otto Neurath - Gasse, 1220 Vienne. — **BELGIQUE.** Ag. pour les publications de l'Unesco et pour l'édition française du « Courrier » : Jean de Lannoy, 202, Avenue du Roi, 1060 Bruxelles, CCP 000-0070823-13. Edition néerlandaise seulement : N.V. handelsmaatschappij Keesing, Keesinglaan 2-18, 21000 Deurne-Antwerpen. — **RÉP. POP. DU BÉNIN.** Librairie nationale, B.P. 294. Porto Novo. — **BRÉSIL.** Fundação Getúlio Vargas, Editora-Divisão de Vendas, Caixa Postal 9.052-ZC-02, Praia de Botafogo, 188 Rio de Janeiro RJ. — **BULGARIE.** Hemus, Kantora Literatura, bd Rousky 6, Sofia. — **CAMÉROUN.** Le secrétaire général de la Commission nationale de la République unie du Cameroun pour l'Unesco, B.P. N°1600, Yaoundé. — **CANADA.** Renouf Publishing Co. Ltd., 2182 St. Catherine Street West, Montréal, Que H3H 1M7. — **CHILI.** Bibliocentro Ltda., Casilla 13731 Huérfanos 1160 of. 213, Santiago (21). — **RÉP. POP. DU CONGO.** Librairie populaire B.P. 577 Brazzaville. — **CÔTE-D'IVOIRE.** Centre d'édition et de diffusion africaines, B.P. 4541. Abidjan-Plateau. — **DANEMARK.** Ejnar Munksgaard Ltd., 6, Norregade, 1165 Copenhague K. — **ÉGYPTÉ (RÉP. ARABE D').** National Centre for Unesco Publications, N° 1, Talaat Harb Street, Tahrir Square, Le Caire. — **ESPAGNE.** Ediciones Liber. Apartado 17, Ondárroa (Vizcaya); Sr. A. González Donaire, Apto de Correos 341, La Coruna. Librería Al - Andalus, Roldana, 1 y 3, Sevilla 4.

Mundi-Prensa Libros, S.A. Castello 37., Madrid 1. LITEXSA, Librería Técnica Extranjera, Tuset, 8-10 (Edificio Monitor) Barcelona. Mundi-Prensa Libros, S.A., Castelló 37, Madrid 1. — **ÉTATS-UNIS.** Unipub, Box 433, Murray Hill Station, New York, N.Y. 10016. — **FINLANDE.** Akateeminen Kirjakauppa, Keskuskatu 1, 00100 Helsinki. — **FRANCE.** Librairie Unesco, 7-9, place de Fontenoy, 75700 Paris. C.C.P. 12.598.48 — **GRÈCE.** Librairies internationales. — **HAÏTI.** Librairie A la Caravelle, 26, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince. — **HAUTE-VOLTA.** Lib. Attie B.P. 64, Ouagadougou. — Librairie Catholique « Jeunesse d'Afrique », Ouagadougou. — **HONGRIE.** Akadémiai Könyvesbolt, Váci U.22, Budapest V., A.K.V. Könyvtárosok Boltja, Népköztársaság utja 16, Budapest VI. — **INDE.** Orient Longman Ltd.; Kamani Marg. Ballard Estate. Bombay 400 038; 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13; 36a Anna Salai, Mount Road, Madras 2. B-3/7 Asaf Ali Road, Nouvelle-Delhi 1, 80/1 Mahatma Gandhi Road, Bangalore-560001, 3-5-820 Hyderguda, Hyderabad-500001. Publications Section, Ministry of Education and Social Welfare, 511, C-Wing, Shastri Bhavan, Nouvelle-Delhi-110001; Oxford Book and Stationery Co., 17 Park Street, Calcutta 700016; Scindia House, Nouvelle-Delhi 110001. — **IRAN.** Commission nationale iranienne pour l'Unesco, av. Jranchehr Chomali N° 300; B.P. 1533, Téhéran, Kharazmie Publishing and Distribution Co. 139 Shah Reza Ave. Opposite to Univ. of Téhéran P.O. Box 14/486, Téhéran. — **IRLANDE.** The Educational Co. of Ir. Ltd., Ballymount Road Walkinstown, Dublin 12. — **ISRAËL.** Emanuel Brown, formerly Blumstein's Bookstore; 35, Allenby Road et 48, Nachlat Benjamin Street, Tel-Aviv; 9 Shlomzion Hamalka Street, Jérusalem. — **ITALIE.** Licos (Libreria Commissionaria Sansoni, S.p.A.) via Lamarmora, 45, Casella Postale 552, 50121 Florence. — **JAPON.** Eastern Book Service Inc. C.P.O. Box 1728, Tokyo 100 92. — **LIBAN.** Librairies Antione, A. Naoufal et Frères; B.P. 656, Beyrouth. — **LUXEMBOURG.** Librairie Paul Bruck, 22, Grand-Rue, Luxembourg. — **MADAGASCAR.** Toutes les publications : Commission nationale de la Rép. dém. de Madagascar pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Tananarive. — **MALI.** Librairie populaire du Mali, B.P. 28, Bamako. — **MAROC.** Librairie « Aux belles images », 282, avenue Mohammed-V, Rabat, C.C.P. 68-74. « Courrier de l'Unesco »; pour les membres du corps enseignant : Commission nationale marocaine pour l'Unesco 20, Zenkat Mourabitine, Rabat (C.C.P. 324-45). — **MARTINIQUE.** Librairie « Au Boul Mich », 1, rue Perrinon, et 66, av. du Parcquet, 972, Fort-de-France. — **MAURICE.** Nalanda Co. Ltd., 30, Bourbon Street; Port-Louis. — **MEXIQUE.** SABSA, Servicios a Bibliotecas, S.A., Insurgentes Sur N° 1032-401, México 12. — **MONACO.** British Library, 30, boulevard des Moulins, Monte-Carlo.

**MOZAMBIQUE.** Instituto Nacional do livro e do Disco (INLD), Avenida 24 de Julho, 1921 r/c e 1º andar, Maputo. — **NIGÉRIE.** Librairie Mauclert, B.P. 868, Niamey. — **NORVÈGE.** Toutes les publications : Johan Grundt Tanum (Booksellers), Karl Johans gate 41/43, Oslo 1. Pour le « Courrier » seulement : A.S. Narvesens, Litteraturtjeneste Box 6125 Oslo 6. — **NOUVELLE-CALÉDONIE.** Représ. S.A.R.L., B.P. 1572, Nouméa — **PARAGUAY.** Agencia de diarios y revistas, Sra. Nelly de Garcia Astillero, Pte. Franco N° 580 Asunción. — **PAYS-BAS.** « Unesco Koerier » (Édition néerlandaise seulement) Systemen Keesing, Ruysdaelstraat 71-75, Amsterdam-1007. Agent pour les autres éditions et toutes les publications de l'Unesco : N.V. Marinus Nijhoff, Lange Voorhout 9, 's-Gravenhage — **POLOGNE.** ORPAN-Import. Pałac kultury i Nauki, 00-901 Varsovie, Ars-Polona-Ruch, Krakowskie - Przedmieście N°7, 00-068 Varsovie. — **PORTUGAL.** Dias & Andrade Ltda. Livraria Portugal, rue do Cormo, 70, Lisbonne. — **ROUMANIE.** ILEXIM. Romlibri, Str. Biserica Amzei N° 5-7, P.O.B. 134-135, Bucarest. Abonnements aux périodiques : Rompresfilatelia calea Victoriei 29, Bucarest. — **ROYAUME-UNI.** H.M. Stationery Office P.O. Box 569, Londres S.E. 1 — **SÉNÉGAL.** La Maison du Livre, 13, av. Roume, B.P. 20-60, Dakar, Librairie Clairafrique, B.P. 2005, Dakar, Librairie « Le Sénégal » B.P. 1954, Dakar. — **SEYCHELLES.** New Service Ltd., Kingsgate House, P.O. Box 131, Mahé. — **SUÈDE.** Toutes les publications : A/B C.E. Fritzes Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan, 2, Box 16356, 103-27 Stockholm, 16. Pour le « Courrier » seulement : Svenska FN-Forbundet, Skolgränd 2, Box 150-50, S-10465 Stockholm-Postgiri 184692. — **SUISSE.** Toutes publications. Europa Verlag, 5, Ramistrasse, Zurich. C.C.P. 80-23383. Librairie Payot, 6, rue Granus, 1211, Genève 11. C.C.P. : 12.236. — **SYRIE.** Librairie Sayegh Immeuble Diab, rue du Parlement, B.P. 704, Damas. — **TCHÉCOSLOVAQUIE.** S.N.T.L., Spalena 51, Prague 1 (Exposition permanente); Zahradni Literatura, 11 Soukenicka, Prague 1. Pour la Slovaquie seulement : Alfa Verlag Publishers, Hurbanovo nam. 6, 893 31 Bratislava. — **TOGO.** Librairie Évangélique, B.P. 1164, Lomé, Librairie du Bon Pasteur, B.P. 1164, Lomé, Librairie Moderne, B.P. 777, Lomé. — **TUNISIE.** Société tunisienne de diffusion, 5, avenue de Carthage, Tunis. — **TURQUIE.** Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi; Beyoglu, Istanbul. — **U.R.S.S.** Mejdunarodnaya Kniga, Moscou, G-200 — **URUGUAY.** Editorial Losada Uruguaya, S.A. Librería Losada, Maldonado, 1092, Colonia 1340, Montevideo. — **YOUgoslavIE.** Jugoslovenska Knjiga, Terazije 27, Belgrade. Drzavna Založba Slovenije, Titova C 25, P.O.B. 50, Ljubljana. — **RÉP. DU ZAIRE.** La librairie, Institut national d'études politiques, B.P. 2307, Kinshasa. Commission nationale de la Rép. du Zaïre pour l'Unesco, Ministère de l'Éducation nationale, Kinshasa. —

# actualité unesco

Bulletin publié par  
l'Office de l'information  
du public  
Unesco  
7, place de Fontenoy  
75700 Paris, France

## La conférence de Bogota : un tournant décisif dans l'histoire de la coopération culturelle internationale

Malgré la variété ethnique et la diversité culturelle des populations, l'Amérique Latine et les Caraïbes forment une seule et même région. Elles ont une destinée commune, elles ont la même mission humaine et même vocation à l'universalité.

Que la Conférence intergouvernementale sur les politiques culturelles en Amérique Latine et dans les Caraïbes l'ait reconnu c'est là d'une importance capitale pour bon nombre d'observateurs. Le Directeur général de l'Unesco, M. Amadou Mahtar M'Bow, a défini cette Conférence, qui s'est tenue à Bogota du 10 au 20 janvier dernier, comme un "tournant décisif dans l'histoire de la coopération culturelle internationale".

"Une impression qui s'impose, a déclaré le Directeur général aux délégués à la Conférence, est celle d'un consensus très large sur les grandes questions dont vous aviez à débattre. Une telle unité, vous avez été nombreux à le souligner, est faite de bien des diversités, mais elle est solidement fondée sur un riche patrimoine culturel, profondément ressenti comme commun. Et surtout, elle repose sur une solidarité, sur un respect d'autrui qui n'est pas simplement un compromis ou une tactique, mais qui procède de valeurs éthiques, d'un sens de l'humain propre à vos civilisations."

La Maison de la Monnaie à Potosi, Bolivie, un bel exemple du patrimoine culturel de l'Amérique Latine.

"Un thème majeur de vos débats, a-t-il ajouté, a été celui du pluralisme culturel. Ce pluralisme ne se ramène pas — ce qui ne serait déjà pas si mal — à une large ouverture à autrui : il apparaît comme l'essence même de vos identités culturelles. Ouverture aux apports les plus divers, accueil à toutes les immigrations, certes, mais aussi et surtout, lutte sans trêve et souvent héroïque des humbles, des opprimés, des proscrits venus de tous les horizons. Ainsi la révolte de l'esclave africain pour conquérir sa dignité trouve-t-elle son pendant dans l'espérance de l'émigrant d'Europe ou d'Asie, en quête dans vos pays non seulement de mieux-être mais encore de liberté et de respect des droits de l'homme."

Avec la réunion de Bogota, c'était la quatrième des conférences que l'Unesco organisait aux mêmes fins : les autres avaient eu lieu à Helsinki pour l'Organisation européenne des Etats membres, en 1972 ; puis à Jogjakarta pour l'Asie, en 1973, et à Accra pour l'Afrique en 1975. Une conférence analogue est prévue pour les Etats arabes en 1979 ; elle sera suivie en 1981 et 1982 d'une conférence mondiale sur les politiques culturelles.

La Conférence de Bogota a déclaré que la seule croissance économique, si elle n'était étayée d'une politique culturelle précise et efficace, entraînerait un sérieux déséquilibre dans le mode de vie des populations, et elle a demandé aux Etats membres "d'intégrer la culture aux programmes exhaustifs de développement, si ce n'était déjà fait, et dans le cas contraire, d'en favoriser l'essor".

Les politiques culturelles doivent être fondées sur la liberté de la personne humaine au sein de chaque communauté

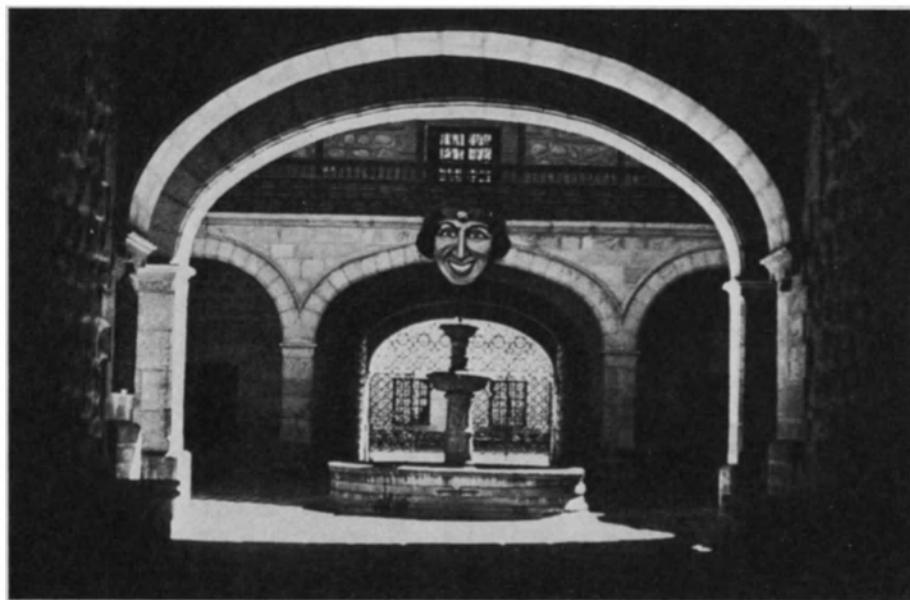


Photo Unesco - Barrios



et "dans le plus grand respect de l'originalité, de l'authenticité et de la liberté des valeurs culturelles".

La Conférence a chargé le Directeur général de l'Unesco de préparer les actions qui assureront la restitution des œuvres d'art que réclament certains pays ou certaines régions, et d'entreprendre l'étude de la sauvegarde internationale du précieux héritage historique et artistique de l'Amérique Latine, en particulier pour la ville de Potosi, en Bolivie, actuellement menacée de destruction.

Les délégués ont donné leur accord au mécanisme permettant l'application suivie des décisions de la Conférence, basées sur une étroite coopération entre pays d'Amérique Latine et organisations internationales, comme le Programme de Nations Unies pour le développement, et la Banque inter-américaine pour le développement.

Demandant que soit amplifiée l'action déjà menée en vue d'instaurer un

"marché commun du livre" dans la région, la conférence a souligné la fonction vitale qu'assurait la circulation des livres pour la diffusion des idées et l'interprétation culturelle. Elle a également demandé l'établissement d'un programme pour faciliter — sur les divers plans techniques, financier et administratif — la libre circulation des biens culturels, tout comme l'échange des services culturels entre pays de la région.

La Conférence a également mis en lumière le droit des pays d'Amérique Latine et des Caraïbes à produire leur information, et souligné les difficultés existantes entre la culture et les communications en Amérique Latine. Elle a préconisé une harmonisation des politiques culturelles et des politiques d'information dans la région, conformément aux résolutions adoptées tant à la Conférence de Costa Rica sur les politiques d'information qu'à la dernière Conférence générale de l'Unesco à Nairobi.

## En Namibie discrimination raciale à tous les niveaux

"Le sort des Africains est pire encore en Namibie que dans la République d'Afrique du Sud ou le sud de la Rhodésie". Telle est la triste conclusion de Marion O'Callaghan au terme d'une nouvelle étude de l'Unesco (*Namibia : the effects of apartheid on culture and education*) (Namibie : les conséquences de l'apartheid sur la culture et l'éducation). Rien à cela de surprenant, écrit l'auteur, puisque la Namibie est l'une des dernières colonies du monde et "que le joug colonial a été rarement plus pesant qu'en Namibie".

"Nous avons constaté la discrimination raciale à tous les niveaux de la société" écrit Marion O'Callaghan, "qu'il s'agisse de la propriété terrienne, de l'administration et de l'éducation, et sur le plan de l'intégration urbaine comme sur celui du crédit et de la technologie, comme pour ce qui est de l'accession au pouvoir politique. Les droits de l'homme y ont été bafoués, comme le droit à l'éducation, le droit à l'information, le droit à la liberté de déplacement, le droit à la culture, le droit à la liberté religieuse."

"Cependant... il nous a paru que la discrimination raciale et le déni des droits de l'homme ne suffisaient pas à expliquer ou analyser la situation en Namibie... Le déni des droits de

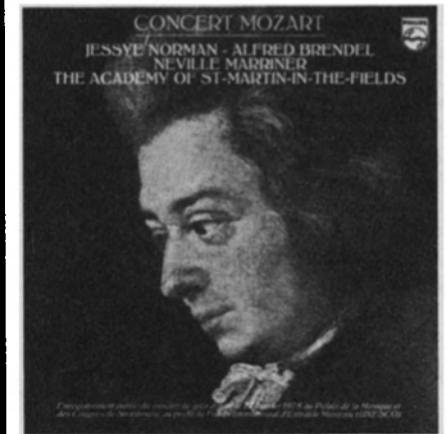
l'homme et la politique de discrimination raciale, pour odieux qu'ils soient, ne sont pas des problèmes qui se posent isolément. Ils résultent directement de la structure sociale de la Namibie, de l'histoire de la conquête du pays, de l'ingérence actuelle de la République d'Afrique du Sud, de ses schémas économiques et de ses méthodes capitalistes. La race est prétexte à fournir une main d'œuvre bon marché, dont l'emploi permet d'accumuler les profits, à justifier la répartition des terres et l'idéologie qui assure la suprématie du groupe blanc, enfin la méthode qui permet de limiter les dépenses de l'Etat. Le tribalisme parachève le système, ou l'unité tribale et le particularisme tribal sciemment mis en jeu à des fins oppressives".

Cette étude vient s'ajouter à divers ouvrages que l'Unesco a consacrés à l'analyse de la structure sociale dans les territoires à domination blanche dans le sud de l'Afrique : *Apartheid : conséquences sur l'éducation, la science, la culture et l'information* (Unesco, édition révisée 1972) ; *Le colonialisme portugais en Afrique : la fin d'une ère* (Unesco 1974) ; et *Southern Rhodesia : the effects of a Conquest Society on Education, Culture and Information* (Unesco 1977)

## Concert Mozart pour l'entraide musicale internationale

Rien qu'en France, on a vendu plus de 5 000 exemplaires d'un album de disques édité par Philips au bénéfice du Fonds international d'entraide musicale, patronné par l'Unesco — et ceci dans la première semaine de la mise en vente.

Il a été enregistré pendant un concert de gala organisé par le Conseil international de la Musique le 27 janvier dernier à Strasbourg, avec Jessie Norman, soprano, et le pianiste Alfred Brendel et l'orchestre de l'Académie de Saint-Martin-in-the-Fields, sous la direction de Neville Marriner. Le programme, entièrement consacré à Mozart, comprend des Arias, l'ouverture d'Idoménée, la symphonie N° 40 en sol mineur et le concerto pour



piano N° 25 en ut majeur. Tous les musiciens ont renoncé à leur cachet et le concert a été diffusé sur France Musique et le réseau de la radiodiffusion allemande. Il a été également filmé et fera prochainement l'objet d'un spectacle télévisé.

Le Fonds international d'entraide musicale a été créé par le Conseil international de la Musique et l'Unesco en 1974, pour contribuer à la qualité de la vie musicale et améliorer les conditions professionnelles des musiciens de toutes cultures, sans considération de nationalité, de race ou de croyances. Il permet à de jeunes artistes de faire carrière, vise à faire mieux apprécier la musique et les musiciens de différentes cultures, et à préserver l'expression et les formes authentiques de la musique traditionnelle.

## Pour l'essor de la presse rurale en Afrique

Lors d'un séminaire de journalistes africains, l'Unesco a été priée de renforcer l'aide qu'elle donne à ses Etats membres pour le développement de la presse rurale et des services radiophoniques ruraux. Dans son programme d'information, l'Unesco devrait accorder à ces problèmes une place prioritaire.

Ce séminaire a réuni à Libreville (Gabon), du 30 janvier au 2 février dernier, des directeurs et des rédacteurs en chef de journaux et d'agences de presse de toutes les parties du continent ; les discussions étaient centrées sur "L'Unesco, les moyens d'information et les journalistes en Afrique, et leurs rôles dans le développement d'ensemble du continent". Il avait été organisé conjointement par l'Unesco et le gouvernement du Gabon.

Divers projets pilotes mis en œuvre dans plusieurs pays ont prouvé l'efficacité de la presse rurale dans l'essor des campagnes d'alphabétisation et du développement rural. La radio devrait demeurer le moyen d'information par excellence dans la plupart des pays d'Afrique. L'Unesco a été priée d'aider les Etats membres à améliorer et étendre leurs services de radiodiffusion dans les zones rurales.

Les journalistes ont également demandé à l'Unesco d'amplifier encore l'action entreprise pour la formation professionnelle des journalistes et la recherche en matière d'information, enfin de diversifier sa production de matériels d'information pour les rendre plus accessibles aux divers publics de différentes régions. Ils ont souhaité la création de syndicats et d'associations de presse dans chaque pays.

## Contribution japonaise à l'Université des Nations Unies

Le Japon vient de donner encore 10 millions de dollars au Fonds de dotation de l'Université des Nations Unies, en

## Pour sauver l'Acropole



Photo Unesco - Dominique Roger



Au cours d'une cérémonie récente, à Paris, le Directeur général de l'Unesco, M. Amadou-Mahtar M'Bow, a accueilli M. Georges Plytas, Ministre grec de la Culture, et lui a remis une série complète (or, argent et bronze) de médailles éditées par l'Unesco au profit de la Campagne internationale pour la sauvegarde de l'Acropole d'Athènes.

## Rayonnement de la langue espagnole

Pour la première fois, l'*Annuaire Statistique de l'Unesco*, qui vient d'être publié, est présenté cette année en édition trilingue : espagnol, français et anglais. Au début de 1979, tous les périodiques de l'Unesco paraîtront également en espagnol.

Lors de son allocution pour le millénaire de la langue espagnole, Martha Hildebrandt, Sous-Directeur général pour les Sciences sociales et leurs applications, a donné ces exemples pour montrer l'emploi toujours plus grand de la langue espagnole au sein de l'Organisation. L'espagnol, a-t-elle ajouté, a naturellement été utilisé depuis la création de l'Unesco pour les

conférences et autres réunions — et d'ailleurs la deuxième session de la Conférence générale s'est tenue à Mexico en 1947. Mais l'usage de l'espagnol s'est développé ces dernières années, conformément aux résolutions des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> sessions de la Conférence générale.

Martha Hildebrandt a indiqué que l'édition espagnole du *Courrier de l'Unesco* est la deuxième par le tirage et voit s'accroître régulièrement le nombre de ses abonnés. On sait que le *Courrier de l'Unesco* est publié en 18 langues. De plus, l'Unesco en 1977 a fait paraître 47 livres en espagnol, sans compter les douze volumes publiés par divers éditeurs en vertu d'accords avec l'Organisation. L'espagnol est aussi l'une des langues les plus utilisées dans les films, les programmes de radio et de télévision de l'Unesco.

activité depuis 1975 sous le patronage conjoint des Nations Unies et de l'Unesco. Le Japon a désormais versé à l'Université 70 millions de dollars, et il se propose de porter sa contribution totale à 100 millions de dollars.

Le Conseil exécutif de l'Unesco avait demandé l'année dernière à tous les Etats membres de l'Organisation de verser à l'Université des contributions aussi substantielles que possible. On estime en effet qu'il faut 500 millions de dollars pour mener à bien le programme

établi en vue de chercher des solutions à des problèmes cruciaux, comme la faim dans le monde, le développement social et humain, l'exploration et la répartition des ressources naturelles.

Des contributions versées par seize nations, la plus importante est celle du Japon qui a également pourvu à la programmation de l'Université des Nations Unies et au fonctionnement du Centre de coordination à Tokyo. Le Venezuela, pour sa part, vient de verser au Fonds quatre millions de dollars.

## L'exposition de Montréal et l'alphabétisation dans le monde

La campagne d'alphabétisation mondiale est l'un des thèmes majeurs du pavillon de l'Unesco à l'exposition de Montréal, "Terre des hommes", qui aura lieu cet été.

Annonçant la participation de l'Unesco à l'exposition qui s'ouvrira le 22 juin, le Maire de Montréal, Jean Drapeau, a déclaré que cette manifestation se proposait avant tout de rendre les peuples du monde plus solidaires. Cette exposition avait été précédée de l'exposition internationale de Montréal en 1967, pour laquelle avaient été construits les pavillons qui seront utilisés cet été.

Le pavillon de l'Unesco donnera à connaître bien d'autres travaux de l'Organisation à travers le monde entier, outre l'alphabétisation. Une carte mondiale illustrera les divers programmes de l'Unesco dans divers pays ; le public pourra voir également une sélection des œuvres d'art offertes à l'Unesco au cours des années. La section consacrée à la restauration des monuments en péril sera sans doute en mesure d'exposer un modèle réduit du temple de Boroboudour, en Indonésie, pour lequel l'Unesco a lancé une campagne mondiale de sauvegarde.

Une vingtaine de films Unesco, dans une grande variété de langues, seront projetés pour les visiteurs, et l'on prévoit quatre spectacles audio-visuels commentés. Au cours de l'été seront donnés divers concerts de gala, avec des artistes et des musiciens de renommée internationale.

Diverses dispositions ont été prises avec l'Organisation de l'aviation civile internationale dont le siège est à Montréal, afin de faire connaître le travail de cette agence ; on verra notamment une exposition consacrée à l'histoire de l'aviation civile au cours des cinquante dernières années.

## Les rendez-vous de l'Unesco

"L'Est est l'Est et l'Ouest est l'Ouest", écrivait Kipling, "et jamais les deux ne se rencontreront".

Mais c'était avant l'Unesco... avant que non seulement l'Est et l'Ouest mais aussi le Nord et le Sud, et d'autres régions encore si possible, en viennent à se rencontrer pratiquement chaque jour pour aborder les sujets les plus divers. Pour 1978, un calendrier provisoire ne dénombre pas moins de 250 réunions, depuis les conférences et congrès internationaux les plus importants jusqu'aux cours de formation et de recyclage, en passant par les Comités consultatifs, les réunions d'experts, les séminaires et symposiums. Cette liste ne comprend pas les réunions propres à l'Unesco, par exemple celles du Conseil exécutif ou de la Conférence générale. Elle ne comprend pas non plus les réunions organisées avec la participation de l'Unesco par les gouvernements des Etats membres, les organisations non gouvernementales, les universités ou d'autres institutions.

Ces rencontres peuvent réunir un millier de participants (Conférence générale de l'Unesco), ou de 300 à 500 (les représentants des gouvernements chargés d'élaborer un projet de Déclaration sur les races et les préjugés raciaux, la Conférence intergouvernementale sur les stratégies et les politiques en matière d'informatique). Elles peuvent aussi bien ne rassembler que 5 personnes (réunion d'experts sur l'application des techniques nucléaires en hydrologie).

Un grand nombre de ces réunions, sinon la plupart, se tiendront au Siège de l'Unesco à Paris, mais une liste même incomplète des différents lieux de rencontre ferait plutôt penser à une brochure d'agences de voyages : Colombo, Katmandou, Santiago, Ouagadougou, Dakar, Beyrouth, Bangkok, Amman, Turin, Penang, Bucarest, Athènes, Montréal, Mexico, Caracas, Rabat, Alexandrie, Rio de Janeiro, Munich, Quito, Abidjan, Lagos, Leningrad, New York, Vienne.

## Importantes réunions de l'Unesco en 1978

- Paris, Réunion de représentants de gouvernements chargés d'élaborer un projet de Déclaration sur la race et les préjugés raciaux. 13 - 20 mars.
- Nimègue (Pays-Bas), Conférence internationale sur l'enseignement intégré des sciences. 28 mars - 7 avril.
- Lisbonne, Comité spécial d'experts gouvernementaux chargés d'élaborer un projet de recommandation et, si possible, un projet de convention concernant la prévention et la couverture des risques encourus par les biens culturels mobiliers. 4 - 13 avril.
- Paris, Comité intergouvernemental intérimaire pour l'éducation physique et le sport. 23 - 30 mai.
- Kuala-Lumpur (Malaisie), Conférence intergouvernementale sur les politiques de la communication en Asie et en Océanie. 19 - 28 juin.
- Colombo (Sri Lanka), 4<sup>e</sup> Conférence régionale des ministres de l'éducation et des ministres chargés de la planification économique en Asie et en Océanie. 24 juillet - 1<sup>er</sup> Août.
- Torremolinos (Espagne), Conférence intergouvernementale sur les stratégies et les politiques en matière d'informatique. 28 août - 6 septembre.
- Belgrade, Conférence des ministres chargés de la politique scientifique et technologique dans la région d'Europe et d'Amérique du Nord. 11 - 15 septembre.
- Vienne (Autriche) Congrès international sur l'enseignement des droits de l'homme. 12 - 16 septembre.

## Le poids des âmes

Dans cette peinture sur bois du 13<sup>e</sup> siècle, l'archange Saint-Michel pèse les âmes, tandis que le Démon attend, tranquille, la part qui doit lui revenir. Il s'agit d'un panneau latéral d'un autel provenant d'une église romane de la vallée de Ribes en Catalogne (Espagne). L'auteur est connu sous le nom de Maître de Soriguero. Cette œuvre se trouve actuellement au musée épiscopal de Vich (Gerone). Sur la peinture romane catalane, voir aussi la page 18 et les pages couleurs.

